Nº 1 — 10 Mill. 25 AOUT 1929

Images

Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche



ETUDE DE DANSE A VIENNE.

Ce qu'on pourrait appeler des danseurs en haute volée.

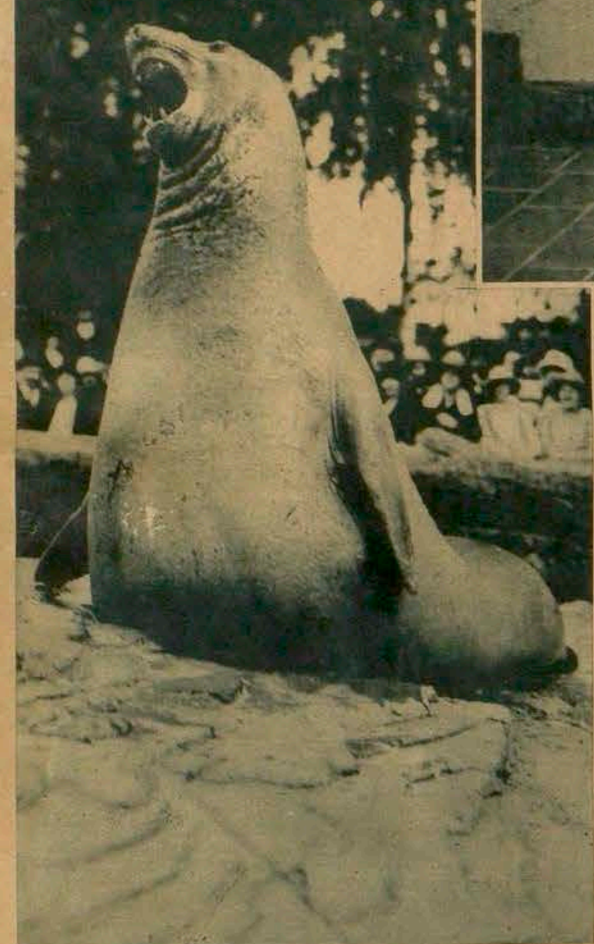


UNE MANIERE TRES ORIGINALE DE TOURNER UN FILM

Cette acrobatie est exécutée par Norma Maxime en présence de Naïda et Evan Southwell.

Avouez qu'elle ne manque pas d'originalité !





UN PHOQUE GÉANT

Ce phoque mesurant 5 mètres de hauteur et pesant 2250 Kilos a été pêché au large de Hambourg. Il sera exposé au cirque de Hagenbeck et ne manquera pas d'éveiller la curiosité des spectateurs.



LE BAL ANNUEL DE L'INTERNAT

Dernièrement a eu lieu à Bullier le bal annuel de l'Internat. Ce fut une fête pleine d'entrain qui se déroula selon les traditions... de rigueur.



LE FÊTE DE LA St. CHRISTOPHE à PARIS

Une tradition veut que St. Christophe soit le protecteur des automobilistes. Voici quelques voitures défilant à travers les rues pour recevoir la bénédiction du prêtre

UN COLIS VIVANT

Charles Louib voulant à tout prix pénétrer dans les bureaux d'un metteur en scène s'enferma dans une caisse qui lui était destinée. Notre photo le représente au moment où on le découvre enfoui au fond de la caisse.

No. 1
Le 25 Août 1929

ABONNEMENTS
Par an
Egypte & Soudan . . . 50 P.T.
Etranger . . . . 100 „

Adresse :
"IMAGES"
Poste Kasr-el-Doubara — CAIRE



Publié par
LA MAISON D'EDITION "AL-HILAL"

Le No: 10 Mill.

RÉDACTION
ADMINISTRATION
& PUBLICITÉ :
Immeuble AL-HILAL
Rue Amir Kadadar
(En face le No. 4 de la Rue Koubri Kasr-el-Nil)

Téléphone : 1667 Bustan

SOUS LA LAMPE

Vous vous rappelez peut-être, mon amie, notre conversation du mois dernier quand, longeant les Pyramides de Gizeh, nous admirions avec extase la lune qui nous servait son plus aimable sourire. Je suis noctambule, vous le savez. J'aime la nuit parce qu'il y a des myriades d'étoiles dans le ciel et une tranquillité très douce sur toute la ville. Vous pensez donc si le moment était propice aux épanchements et si je vous écoutais des deux oreilles ?

Vous m'avez dit :

— Je sais que vous écrivez beaucoup, mais vous ne parlez, somme toute, que des faits étrangers ou des écrivains d'outre mer. Très intéressant tout cela, mais soyez un peu vous-même, mon ami. Parlez-nous de vous, de moi, de monsieur Tartempion, de l'homme de la rue, de tout ce que vous entendez, de tout ce qui se passe sous vos regards, de tout ce que vous voudriez voir fleurir et s'épanouir sous le beau ciel de notre pays.

Vous avez ajouté :

— Créez cette chronique quelque part. Et que vos articles soient écrits sous forme de lettres. Comme je suis l'auteur de ce projet, ces lettres me seront adressées. Ne voyez là aucune prétention de ma part. Je tiens, au contraire, à demeurer la femme mystérieuse qui voit simplement que l'on s'intéresse à elle tout en intéressant un public désireux comme elle de recevoir des confidences et de connaître un peu quelle activité anime notre superbe capitale."

Vous vous rappelez peut-être encore que ce jour-là je n'ai formulé aucune réponse précise. Comme un diplomate, j'aime prendre tout mon temps avant d'approuver ou de réfuter. Eh bien ! Je réponds un peu tard à votre excellente suggestion, mais ma réponse ne peut que vous plaire. Je vous approuve, chère amie. Dans ce journal tout pimpant, tout souriant, d'un cachet tout à fait nouveau, auquel vous ne vous attendiez pas et qui est tombé comme par enchantement dans votre boîte à lettres, je compte, d'une façon régulière, m'entretenir avec vous. J'accomplirai cette exquise besogne avec d' autant plus de plaisir et de joie que vous êtes un critique avisé et éclairé. En suivant vos remarques judicieuses, vos sages conseils et vos jugements marqués au coin de la saine logique, j'adopterai une formule piquée d'une note gaie et pouvant intéresser les nombreux lecteurs qui vont certainement ranger "Images" parmi leurs revues préférées.

Je ne me fais aucune illusion sur la difficulté de la tâche. Mais dans notre métier à la fois délicat et ardu, il faut savoir courir tous les risques, prendre ses responsabilités et affronter chaque obstacle avec énergie et courage.

* *
*

"Sous la lampe". J'ai choisi ce titre parce qu'il recèle un je ne sais quoi d'intime, de rêveur et de confidentiel. Combien de fois n'êtes-vous pas entré en coup de vent dans mon bureau alors que sous la lampe je composais un petit conte ou une étude ur l'un de ces écrivains qui font le sujet de nos dialogues les plus enflammés ! C mbien de fois ne vous ai-je point aperçue devant moi alors que sous la lampe je savo irais le livre passionnant et captivant de c romancier à l'imagination fertile, à la ngue claire comme notre beau ciel ! C mbien de fois ne m'avez-vous pas adre sé la parole alors que sous la lampe je lépouillais mon courrier ou feuilletais m journaux m'apportant une bouffée de l r bienfaisant de ce Paris ensorceleur et inoubliable !

*
* *

C'est également sous la lampe que j'écris ces lignes pour vous, pour vos amies, pour mes chers lecteurs et mes charmante lectrices. Il fait chaud. L'humidité m'accable et me cherche noise. Oui, mon amie, je suis entièrement de votre avis. A cette heure, c'est à Deauville, à Biarritz, à Ostende à Arcachon ou Royan que l'on aimerait et que l'on voudrait se trouver. Qu'il ferait bon de boire un gin-vermouth, un cinzano ou un porto flip dans ce coquet petit bar du Casino de Trouville, tout en lisant avec entrain et enthousiasme le dernier roman de Pierre Benoit ou de Jean Giraudoux ! Qu'il serait agréable de faire une cure à Vichy, à Karlsbad ou à Aix les Bains, même si votre foie se porte à ravir. Partir, c'est vivre ! C'est changer de peau, de caractère, d'habitudes, d'horaires, de compagnons, de spectacles. C'est essayer de se dénicher une patrie originale : le monde ; une doctrine généreuse : l'internationalisme. C'est se rendre mieux compte qu'aucun être humain ne ressemble à un autre et que les maisons de mode à Paris, à New York, à Berlin, comme à Singapour à Tananarive et à Vladivostock font des recettes enviables...

* *
*

Connaissez-vous, chère amie, l'origine de la fête du Nil que l'on va célébrer incessamment ? Dans l'ancienne Egypte, la crue du Nil donnait lieu à des réjouissances nationales caractéristiques et éblouissantes. Le peuple parcourait notre fleuve dans des barques tout en chantant et en faisant ripaille. Les historiens racontent qu'en ce temps-là, on choisissait une jeune fille belle comme l'aurore, on la parait magnifiquement, puis on l'offrait au Nil, au moment de la crue. La pauvre jouvencelle était jetée dans le fleuve qui l'ensevelissait sous ses flots.

Cette coutume dura jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Arabes. Elle fut abolie par Amr Ebn El Ass. Ayant entretenu le Khalife Omar Ebn El Khattab, à ce sujet, celui-ci approuva sa décision et lui fit parvenir un message avec prière de le remettre au Nil. Cet écrit disait en substance : "O Nil ! si ton abondance provient de tes propres forces nous la refusons. Mais si c'est Dieu qui te l'octroie, nous remercions le Très-Haut pour sa générosité et nous le prions pour qu'il nous comble toujours de ses bienfaits."

D'autres historiens soutiennent que la coutume dont je vous parle étant devenue surannée, les Egyptiens (Coptes) conservèrent dans une église a Choubrah le doigt de l'un de leurs ancêtres dans un petit cercueil. Le jour de la fête du Nil, appelée alors la fête du martyr, on jetait le cercueil dans le Nil et le peuple se livrait à des bombances abondantes. Chants, boissons, jeux allaient leur train. La fête terminée, le cercueil, qui avait flotté une journée durant sur le Nil, regagnait l'église. Cette habitude demeura jusqu'au huitième siècle de l'Hégire. En 702, l'Emir Bibarse ordonna que l'on brulât le dit cercueil et le doigt qu'il contenait. Les cendres furent jetées ensuite dans le Nil.

Cependant sous les Fatimites, la fête en question se déroulait d'une manière tout à fait différente. Le Khalife, suivi d'un imposant et long cortège, se rendait au bord du Nil dans un sérail appelé "la Perle". Là se donnait un banquet somptueux. On distribuait aux convives de superbes cadeaux.

La fête que l'on va célébrer ressemble par plus d'un point à la cérémonie des temps des Fatimites.

THOT

A NOS LECTEURS

"Images".. Oui, une nouvelle revue, pourquoi pas ? Il y a déjà de nombreux périodiques en langue française en Egypte : peut-être. Les lecteurs ne sont pas légion ici : c'est possible. Mais en fondant ce journal, c'est moins à ces points qu'à ce que nous pouvions offrir de nouveau et d'intéressant à notre public que nous avons pensé.

Aujourd'hui que la vitesse constitue l'un des facteurs plus essentiels et les plus primordiaux du progrès que les exigences de la vie laissent peu de loisir pour s'adonner à une lecture méthodique et sérieuse, que la science se développe avec une rapidité vertigineuse, — L'IMAGE est devenue à coup sûr un document aussi précieux et aussi important qu'une étude fouillée et profonde.

Le lecteur, peu disposé ou dans l'impossibilité de lire un article de deux ou trois pages, consulte avec fruit des photos lui donnant une idée exacte de l'évolution de notre société et des changements que subit notre univers.

L'actualité par l'image voilà ce que nous visons avant tout. Mais est-ce à dire que ce but nous fera négliger certaines chroniques sans lesquelles une publication ne peut qu'être incomplète et monotone ? Loin de là. Le lecteur trouvera à côté de photos aussi nettes qu'attrayantes, des rubriques sur les livres, le théâtre, le cinéma, la mode le sport, etc...

Ainsi agencé, "Images" sera un illustré à la portée d'un public nombreux, — la revue instructive et vivante par excellence.

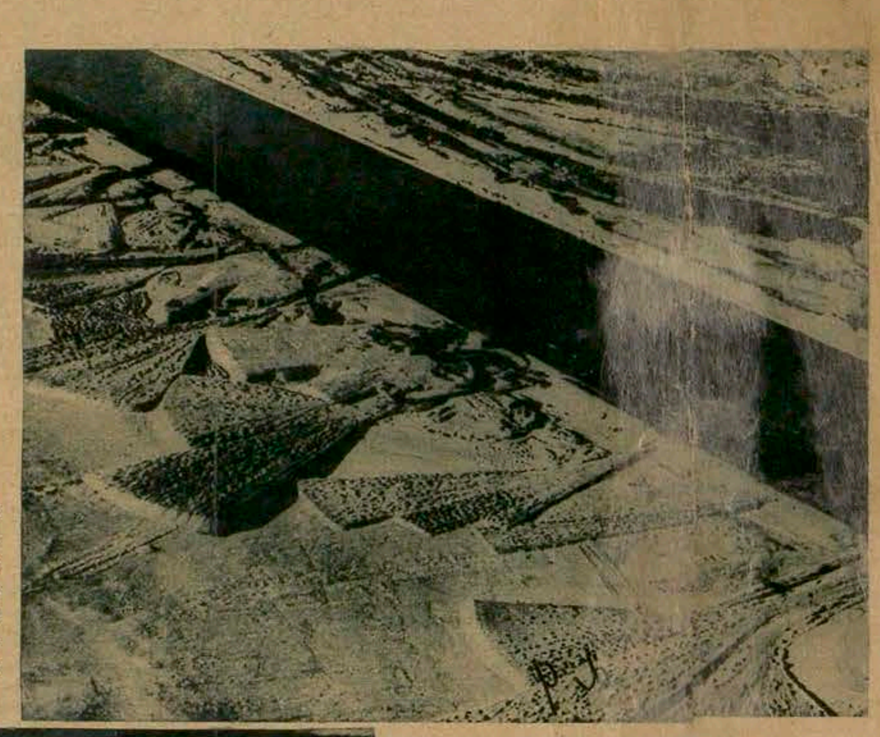
Afin de mieux organiser nos services et de donner à ce journal un cachet impeccable, nous avons jugé bon de paraître chaque quinzaine pendant deux mois. Après quoi, "Images" sera mis en vente tous les samedis.

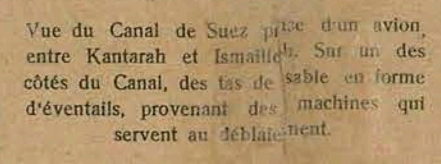
"IMAGES"

L'EGYPTE A VOL D'OISEAU

Les tombeaux des Khalifes dans le désert de l'Abbassieh, vus d'un avion. On remarquera la belle perspective que présente ce monument à l'aviateur dont l'émerveillement est compréhensible

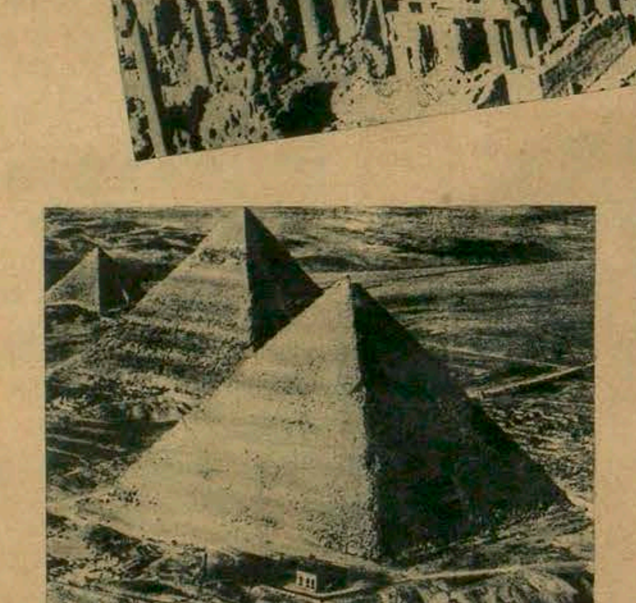






Vue du Canal de Suez prise d'un avion, entre Kantarah et Ismailieh. Sur un des côtés du Canal, des tas de sable en forme d'éventails, provenant des machines qui servent au déblaiement.

Au dessous : le Temple de Karnak à Louxor à une distance d'un demi mille du Nil. Il fut construit par les Pharaons de la XIIème Dynastie sur de vieilles batisses en ruines, en l'honneur d'Amon le plus fameux des dieux de Thèbes. Il est considéré comme le plus grand des monuments religieux du monde.



Au dessus : Vue de la Pyramide de Mikérénus à Guizeh. A gauche : vue générale des trois Pyramides de Guizeh que l'on compte parmi les sept merveilles du monde.

Jadis, les caravanes quittaient le Caire pour le sud de la Capitale ; les navires longeaient le Nil jusqu'à Louxor et Assouan. Ils accomplissaient ce trajet après de longues semaines. Les communications s'étant perfectionnées les trains parcourent aujourd'hui le chemin Caire-Louxor en un seul jour. Les avions brûlent cette étape en moins de quatre tours de cadran. Le passager contemple les magnifiques berges du Nil, tout en survolant les villes, — spectacle dont ne jouit pas le fellah à dos de chameau ou le voyageur ayant adopté le train comme moyen de locomotion.

Un des plus beaux spectacles que l'on puisse admirer d'un avion est, sans conteste, notre superbe fleuve qui trace son cours à travers le désert, signe manifeste de la richesse qu'il prodigue à l'Egypte qui, comme l'a si bien dit Homère, est un don du Nil. Le passager contemple également les splendides et inestimables antiquités égyptiennes, éparpillées çà et là en plein désert, et offrant le tableau le plus majestueux et le plus imposant que l'on puisse concevoir.

Quant au Canal de Suez, il semble au spectateur placé en un tel poste, un étroit ruban étendu sur une immense planche blanche. Cette vue a émerveillé profondément le célèbre aviateur Alan Cobham, au cours de sa randonnée aérienne sous le ciel d'Egypte. Il a écrit dans ses souvenirs qu'en se rendant en Palestine, il crut voir un grand bateau fendant le désert et naviguant sur le sable. Illusion d'optique, sans doute. Il était tout surpris quand, s'approchant du sol, il se rendit compte que le dit bateau traversait le Canal de Suez.

Nos lecteurs verront ci-contre des photos représentant quelques monuments égyptiens pris d'un avion.

Nouvelle Inédite

UN CRIME ETONNANT

par Renée Dunan

L'assassinat d'un financier célèbre provoque une vive émotion dans les milieux parlementaires. Quel est l'auteur de ce crime odieux ? C'est ce que nos lecteurs apprendront en lisant l'intéressante "Nouvelle" qui suit.

Ce matin-là les journaux se vendirent merveilleusement à Paris.

C'est qu'en effet ils étaient remplis de détails sur l'assassinat de Monsieur Philibert Londureau, le célèbre financier, Régent de la Banque de France, directeur du Syndicat Bancaire de France et des Colonies, Président du Conseil d'Administration des Acieries Pyrénéennes, des Chemins de Fer Franco-Hispano-Marocains, des Diamants du Tibesti, et de cent autres sociétés également puissantes, dans tous le négoces et toutes les industries. Car, la veille à quatre heures dix, on avait découvert M. Philibert Londureau mort, dans son fameux cabinet où se dirigeaient des affaires représentant un capital global de quatre-vingts milliards.

Le financier avait été assommé. Un puissant coup porté avec une arme à pointe semblable aux massues du treizième siècle lui avait défoncé le frontal.

En sus, quoiqu'il semblât bien que nulle somme d'argent n'avait été dérobée, trois pièces cotées manquaient à un dossier extrêmement compromettant ouvert sur le bureau.

***

Un tel crime parut d'abord en quelque sorte normal. On pensa que c'était un des épisodes de la lutte à mort engagée par M. Philibert Londureau contre la finance anglo-italienne.

Ce qui confirmait une telle hypothèse, c'était justement la disparition de trois pièces, qui devaient, si on interprétait bien leur absence, contenir le plan des mesures de pression à exercer avec la banque Hollandaise, la banque Suisse, la banque Allemande, pour ruiner les groupes ennemis. Il devait y avoir aussi le chiffre des subsides accordés à des hommes politiques étrangers pour obtenir le vote de certaines lois favorisant les syndicats Londureau.

Cette affaire touchait à des problèmes internationaux d'une prodigieuse délicatesse et d'une complexité fort subtile. Chacun en s'y intéressant, crut donc en quelque sorte participer aux mystérieux débats, généralement secrets, qui décident du sort des peuples, par des traités de commerce, des alliances d'industries et des combats financiers qui parfois finissent avec le canon.

Personne de ce chef, qui s'étonnât au début de ce crime nouveau.

Il semble en effet que chacun trouva désormais normal de terminer par le meurtre les discussions qui jadis étaient pacifiques par principe. C'est l'évolution - la régression des mœurs, venue à la suite de la grande guerre. Le revolver, le coutelas et la massue sont à cette heure parmi les moyens admis de trancher les disputes d'intérêts.

Mais il fallut bien pourtant traiter cet assassinat, si classique, qu'il parut, comme les crimes ordinaires. On l'étudia donc, on fit les constatations minutieuses, on pesa, on photographia, on mesura et alors cela ne fut plus un meurtre politico-financier, mais une prodigieuse énigme.

C'est que nulle trace de l'assassin ne put être découverte.

Le domestique chinois veillant dans le couloir d'accès qui mène chez Philibert Londureau était insoupçonnable. Il montra son livre, qui correspondait avec la machine à enregistrer les entrants, fixée à la porte du cabinet du banquier.

Or le dernier visiteur, venu à quatre heures moins neuf et sorti à quatre heures trois, était un associé de Philibert Londureau, ancien ministre, Sénateur, immensément riche et incontestablement hostile aux groupes étrangers que l'on supposait derrière l'assassin.

On interrogea pourtant ce personnage. Il le prit de très haut et on ne pouvait vraiment pas l'arrêter.

Après lui il n'était entré personne.

Les plus fins limiers de la sûreté vinrent étudier la question et on découvrit alors que la fenêtre donnant sur le jardin était ouverte.

Avait-on pu monter par là ?

En somme, la chose apparut possible. Un arbre était proche dont une grosse branche passait à moins de cinquante centimètres de la fenêtre.

Mais la difficulté reculait sans disparaitre, car personne n'était venu dans le jardin.

La fille de Monsieur Londureau lisait précisément à quelques pas de là durant le crime. Elle aurait vu l'assassin.

Et d'ailleurs, comment le criminel aurait-il pu entrer dans le jardin ?

Il ne communiquait qu'avec la maison particulière de la famille Londureau et en face, deux murs très hauts qui le bordaient donnaient sur l'Avenue de Friedland.

Supposer qu'à quatre heures, des gens eussent pu escalader un mur donnant sur une voie aussi vivante était absurde.

Mais alors ?

On imagina que le meurtrier fut venu des toits avec une corde. C'était extravagant, mais supposable. Seulement on ne descend pas au bout d'un filin sur la façade d'un immeuble habité par dix personnes et cent employés, sans que personne vous entrevoie et sans laisser de traces.

Et puis, comment aussi le personnage serait-il grimpé sur le toit ?

Toutes les recherches à ce sujet furent infructueuses. Il fut certain que cette solution ne supportait pas la critique.

Au demeurant, il fallait supposer en sus avec un meurtrier venu par le jardin ou le toit, qu'il ait su ouvrir en grand la fenêtre entrebaillée, sauter dans la pièce et assommer le financier avant que celui-ci put rien soupçonner.

C'était déraisonnable. Il y avait dans la pièce tout un jeu de sonnettes d'appel et un quart de seconde suffisait pour les mettre en mouvement, aussi bien celles du bureau que celles de la porte du coffre et des deux fauteuils, où elles se trouvaient au rebord des accoudoirs.

La police n'y comprit plus rien.

***

Il fallait donc revenir au dernier personnage qui fut venu voir Philibert Londureau. Mais quel scandale et quel danger !

Car rien, absolument rien, n'indiquait l'intérêt que cet homme pouvait avoir à faire disparaitre son ami et associé.

D'autre part, les médecins insistaient sur la violence du coup qui avaient défoncé le frontal de l'assassiné. Mais le sénateur était un petit homme, malingre et sans vigueur, incapable de donner ce formidable coup d'assomoir.

Et pourtant l'opinion publique s'agitait.

On accusait pêle-mêle des hommes politiques et des industriels fameux, on contait des histoires honteuses pour expliquer la raison qui protégeait l'assassin. On voulait un coupable.

Le gouvernement ne savait quelle attitude prendre et lorsqu'une interpellation sur "les protections occultes dont jouit l'assassin d'un fameux banquier" fut déposée sur le Bureau de la Chambre, ce fut un affolement, car on devinait bien que l'interpellateur allait carrément accuser ses ennemis personnels.

Comment s'en sortir ?

On pensa un moment à arrêter un bandit quelconque et à lui mettre ce crime sur le dos avec une série de présomptions bien établies par des spécialistes... Cela parut toutefois inapplicable.

D'ailleurs mènerait-on l'affaire au bout que l'avocat dirait la machination, et probablement n'aboutirait-on enfin qu'à faire acquitter le faux criminel en prolongeant encore le tumulte inquiétant fait autour de la mort de Philibert Londureau, et c'était le pire.

C'est alors que le ministre de la justice alla trouver Jacques Lis et lui demanda s'il avait une opinion sur ce crime impénétrable.

— Je n'en ai aucune dit le détective en souriant.

— Mais vous lisez les journaux ?

— Oui, comme je lirais des romans. Ce ne sont pas pour moi des informations suffisantes que ces petites histoires, inventées par des policiers trop ardents, ou des reporters aux imaginations fécondes !

— Voulez-vous vous en occuper ?

— Je veux bien. Vous me donnerez toute une journée, la disposition du bureau où le crime a été commis. Personne ne sera averti de mes recherches, je viendrai avec un chimiste qui apportera une boîte de réactions, et la libre disposition de tout le reste de l'immeuble, si j'en ai besoin, me sera accordée durant ce jour-là. Que nul journaliste ne soit averti et nul communiqué envoyé à personne, sans m'être soumis après que j'aurai fait un rapport.

— Vous espérez trouver trace de l'assassin ?

— Oui !

— Vous savez que tout a été examiné à la loupe. On n'a rien vu.

— Je ne dis pas que je trouverai. J'accepte de faire une enquête selon mes vues, voilà tout. Je vous donnerai en personne le résultat demain soir, car ce sera demain n'est-ce pas ?

— Oui ! Je serai chez vous à sept heures.

***

Le lendemain Jacques Lis et le chimiste pénétrèrent à neuf heures du matin chez Philibert Londureau. Ils en sortirent à six heures du soir.

Le détective rentra chez lui où il trouva le Ministre.

— Eh bien ? demanda impatiemment celui-ci, avez-vous trouvé trace de l'homme qui assassina.

Lis se mit sur son fauteuil, s'y cala, alluma une cigarette et fit :

— Peuh ! . . .

— Quoi, vous n'avez rien vu ? Moi qui comptais tant sur vous.

Jacques Lis hocha la tête :

— Là où il n'y a rien, que voulez-vous faire ?

— Comment là où il n'y a rien. Ah ! j'aurais du vous convoquer au début.

Ils ont effacé toutes les traces, hein ?

— Mais non elles y sont tout de même.

— Les traces de l'assassin ?

— Ma foi, oui !

— Vous savez qui il est ?

— Certainement. Je l'ai vu.

— Vous ne l'avez pas arrêté ?

Le détective fit un signe.

— On ne peut pas lui en vouloir.

— Comment, comment, grogna le Ministre, qui trouva soudain que ces policiers amateurs ont une conception vraiment trop esthétique de leurs obligations. Comment, voilà un crime qui affole l'opinion publique, qui fera peut-être tomber le ministère, qui crée même une tension diplomatique, et vous jugez qu'on peut laisser aller le criminel . . .

Jacques Lis le regardait en riant silencieusement.

— Monsieur le Ministre, je suis maître de mes actes, je pense ?

— Je ne dis pas non, excusez mon indignation, mais nous allons le faire arrêter tout de suite, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas nécessaire. Il m'a rendu les papiers disparus.

Et Jacques Lis les tira en effet de sa poche.

— Ah ça ! fit le ministre . . .

Il n'osait dire son indignation devant le sceptique sourire du détective, et craignait de prononcer des paroles excessives ; mais il était furieux.

— Ecoutez, Jacques Lis, murmura-t-il enfin, ne perdez pas de vue que le sort du Ministère en dépend sans doute et bien d'autres choses. Soyez franc et quittez votre sourire qui, d'un autre, serait fort irritant.

Dites-moi le nom et l'adresse, si vous les connaissez, de l'assassin.

— C'est le chat . . .

Le Ministre crut qu'on se moquait de lui et sa figure devint féroce :

— Quoi . . . Quoi ?

— C'est le chat, Monsieur le Ministre, voilà tout. Il est bien innocent et je pense que personne ne lui fera de mal.

— Mais . . .

Le politicien suffoquait.

— Oui, reprit Jacques Lis d'un air nonchalant. Mon dieu, que vos spécialistes sont donc bizarres de ne pas avoir compris. Philibert Londureau avait un chat qu'il adorait. C'était son droit !

— Evidemment, mais . . .

— Il avait son chat dans son cabinet, et, à certain moment, se leva pour prendre des pièces dans son coffre.

Ensuite il remporta les pièces. La porte du coffre était restée ouverte et le chat passait à cette seconde exacte entre les pieds du financier.

Celui-ci, de peur de faire mal à son félin, leva donc la jambe, et, comme il avançait, il fut entraîné par son mouvement, ne put se retenir et tomba, le frontal au coin de la porte ouverte du coffre.

M. Londureau était gros et grand, il chut de toute sa hauteur sur une pyramide d'acier dur, il se tua.

— Mais la porte du coffre était fermée quand on est entré.

— La chute, et peut-être un mouvement d'agonie la firent refermer.

— Mais les pièces disparues ?

Le chat joua sur le bureau, fit sauter les trois feuillets par terre, les bouscula, de sorte qu'ils firent à la fin une boule.

Et à l'entrée du domestique, ledit chat emporta la boule dans le couloir, sans que personne le vit, bien entendu.

— Où avez-vous retrouvé cela ?

— Dans une cachette du chat, sous un meuble.

— Et votre chimiste, à quoi vous servit-il ?

— A trouver trace de la chute sur l'angle de la porte du coffre.

C'est prodigieux fit le ministre accablé. Une affaire pareille, qui défiait tous les logiciens, les savants et les policiers. Dire que c'est d'une simplicité si. . . .

Il chercha le mot :

— Une simplicité si sotte. . . .

Puis il se leva :

— Vous n'insistez pas pour voir le communiqué, n'est-ce pas ? Je vais en envoyer aux journaux pour clore cette affaire angoissante et demain j'espère qu'on parlera d'autre chose.

Il regarda Jacques Lis en souriant :

— Que puis-je faire pour vous ?

— Oh rien ! Monsieur le Ministre, comme on dit en matière sportive, je ne suis qu'un amateur.

RENEE DUNAN.

SAAD ZAGHLOUL

D'abord, un homme dans toute l'acception du mot. Un homme au corps maigre, mais bien bâti, de haute stature, aux épaules larges, au teint brun, au front spacieux, aux yeux petits mais scrutateurs. Un port de tête séduisant. Un vrai fellah, somme toute, ferme, énergique. Le visage est tout sillonné de rides. Cependant, c'est un visage au sourire sympathique. De prime abord, quand vous le regardez, vous vous sentez embarrassé. Mais votre gêne ne tarde pas à se dissiper. Il y a de la douceur, de la grâce, de la bonhomie sous toutes ces rides....

Son nom : une devise, un mot d'ordre. Saad ! on prononce ce nom avec ferveur, avec respect, comme une prière. Il a le son du cristal. Il est synonyme de droiture. Les lâches, en l'entendant, se bouchent les oreilles ou prennent la fuite.

Une éloquence unique. Une voix assurée, poignante, limpide. Voix qui ensorcelle. On l'entend en pleine extase, en frissonnant, en croyant être découvert alors que l'on porte une coiffure. Elle est d'abord fine, à peine perceptible, tâtonnante. Elle cherche une assise. Puis, petit à petit, elle s'intensifie, elle s'amplifie pour devenir une force, une grande force agissante.

Chaque phrase est une pensée. Chaque idée, — simple et profonde à la fois, — est toute gonflée de sève. Quelle aisance dans la parole, quel pouvoir de persuasion, quelle suite dans l'exposé, quel esprit d'à-propos, quelle mémoire, quelle richesse dans la forme, quel trésor dans le fond, quelle variété dans le discours. Il en peut prononcer trois à quatre par jour, sur le même sujet, mais en se servant d'expressions toujours différentes. Il façonne, cisèle, travaille mentalement et sur le champ son speech. Il ne le lit jamais. Il improvise constamment avec une rare adresse, une remarquable dextérité. Rien ne le trouble ou le déconcerte. Quand il parle, il est certain que le public est tout oreilles, que chaque mot porte pièce. C'est un hypnotiseur, un charmeur, une sorte d'aimant. Il méduse son auditoire, il l'absorbe corps et âme. Il est capable de discourir pendant deux ou trois heures sans être à court d'idées, sans se répéter, sans lasser.

Il cause de tout avec compétence, facilité. Cultivé, ayant beaucoup médité, il est sûr de lui, sûr d'intéresser, sûr d'être approuvé. Ses trouvailles sont heureuses, ses réparties délicates, sa langue impeccable....

Une franchise cinglante, aiguisée comme le sabre d'un Cosaque. L'hypocrisie, il la flagelle avec les verges de la Vérité. Une face, une seule. Homme probe, ayant accepté la lourde tâche de servir toute sa vie son pays, ne craignant pas de perdre un poste, honnête jusqu'à la moelle des os, ne devant rien à personne, ne cherchant que l'intérêt de sa Patrie, il n'hésite pas une seule seconde pour dire toute sa pensée. Il va droit au but sans tergiverser, sans rien voiler. Il joue cartes sur table. Le coeur toujours sur la main, la conscience toujours droite, la réponse toujours prête sur le bord des lèvres. La Vérité n'est pas toujours bonne à dire ; mais il la dit, lui, car il ne peut s'exprimer autrement. A tel grand personnage, il lui déclare que sa conduite est indigne, ses intrigues exécrables. A ceux qui occupent son pays, il ne craint pas un seul instant de leur dire que rien ne lui répugne autant que la colonisation, la domination, l'impérialisme et le joug.

Dès le premier jour de la révolution, il agit en homme qui n'a point froid aux yeux. Pas la moindre faiblesse. Il faut lire la lettre



1924 — Président du Conseil des Ministres

1886 — Au début de sa carrière d'avocat.

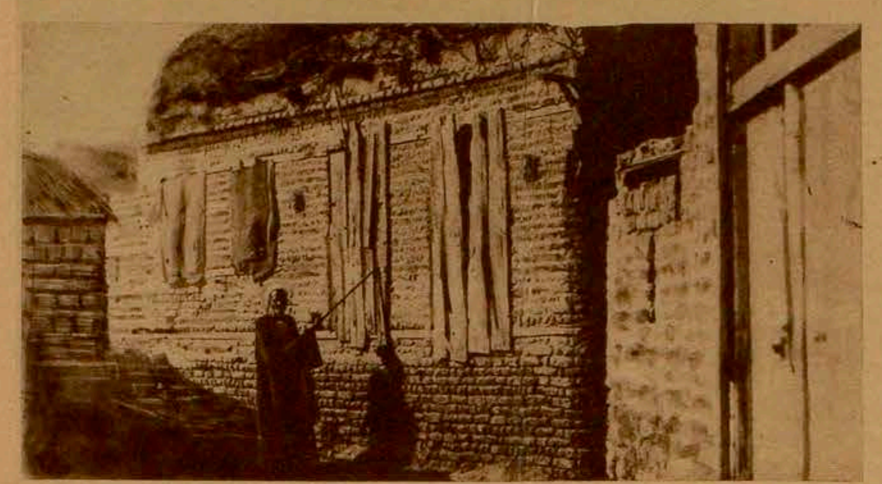
Saad Zaghloul sur sa table de travail à la Chambre des Députés

1907 — Ministre de l'instruction Publique

1891 — Juge

1897 — Avocat

1892 — Conseiller à la Cour d'Appel



Ecole (Kottab) où Saad Pacha s'initia à la lecture du Coran



La maison que fit constuire Saad Pacha vers 1900 et où il passa une grande partie de son existence.

du 3 Décembre 1918 qu'il adressa à Sir Reginald Wingate, alors Haut Commissaire de S. M. Britannique. On y lit des phrases comme celle-ci : "Je me permets de faire savoir à votre Excellence qu'il n'est loisible ni à moi ni à aucun membre de la Délégation de faire des propositions qui ne soient pas conformes à la volonté de la Nation Egyptienne exprimée dans les mandats qui nous ont été délivrés..." ou comme celle-là : "L'impossibilité dans laquelle nous avons été mis de partir rend illusoire et inopérante la mission que nous avons assumée en exécution de la volonté du pays, et il est difficile de concilier cette situation avec les principes de liberté et de justice dont la victoire de la Grande Bretagne et de ses alliés a ouvert les voies pour le bien de l'Humanité et les justes revendications des peuples."

Lord Cromer a dit de lui : "Il m'a appris à le respecter."

De l'orgueil ? Non. Il ne le connaît pas, ne l'a jamais connu. Il n'y a que les sots qui sont orgueilleux. De la fierté ? Oui. Une juste fierté. Une vertu qui le rend admirable. Sans elle, il ne peut pas être l'homme qu'il doit être : le leader incontesté et aimé de tout un peuple... Mais surtout de l'indulgence. Il sait se mettre à votre rang, vous parler avec simplicité, en bon père, en souriant. Pas le moindre air infatué, le plus petit maniérisme. Tout en lui est naturel.

Il est avant tout un démocrate. Sorti du peuple, il demeure avec le peuple. Le pouvoir ne l'enivre pas. Il sait pertinemment bien que le prolétariat est une force avec laquelle il faut compter. Il sait que le pauvre a droit à la vie, à une certaine aisance. Il sait que les ignorants sont légion dans ce pays et il veut propager l'instruction. Eclairé, il ignore totalement le fanatisme. Les religions ne doivent pas diviser les hommes qui sont des frères. Toutes, elles recommandent la défense de la patrie. Leur fond est identique : leur forme seule diffère. On voit bien qu'il est le disciple fervent de Cheikh Mohamed Abdou et de Gamal El Dine El Afghani.

Pas l'ombre du chauvinisme en lui. Il est bourré d'esprit d'humanité. Les Etrangers, il les juge avec clairvoyance. Il n'ignore point que leur concours est fort précieux pour son pays. L'Egypte, dit-il, ne manquera pas de faire appel, demain comme hier, aux lumières des spécialistes de monde entier.

Intelligent. Rien n'échappe à son entendement. Ses moments de loisir, il les passe parmi ses livres, car il possède une magnifique bibliothèque. Toutes les questions l'intéressent au plus haut point : politique, sociale, intellectuelle, féminine, etc... La langue arabe n'a aucun secret pour lui. Modeste et sage, sachant qu'il est utile d'apprendre à tout âge, il se rend en France, la quarantaine sonnée, pour compléter ses études juridiques. C'est avec un brillant succès qu'il obtient sa licence à Paris. Il parle également l'Anglais. Déjà âgé, il engage une gouvernante allemande pour lui enseigner l'Allemand...

La dernière photo de Saad Zaghloul prise dans les jardins de Barakat Pacha

Un courage à toute épreuve. Le danger ne lui fait pas peur. On lui apprend qu'il a à choisir entre le silence et l'exil. Sans balancer, il opte d'un coeur altier pour l'exil. Le 8 Mars 1919, un officier anglais vient chez lui pour l'arrêter. Saad impassible, très calme, gardant tout son sang froid, lui demande : "Que me voulez-vous ?" Le major reste abasourdi un moment, se découvre et répond : "Veuillez avoir la bonté de me suivre. On a besoin de vous." Sans hésiter, Saad demande tranquillement sa canne et, s'adressant aux amis qui l'entourent, il dit simplemeut : "Au revoir, mes enfants, et courage. Ayez bon espoir..."

C'est ainsi qu'il part pour Malte. Deuxième exil. Un vendredi, le 23 Décembre 1922, précisément. Sa vaillante et chère épouse ouvre la porte de sa chambre à coucher à 8 heures du matin, en disant : "Ceux que tu attends sont venus demander de toi. "Sans hésiter toujours, sans se troubler, il se lève plein de magnanimité et d'énergie, s'habille promptement et, la tête haute, le pas ferme, il descend pour partir vers une nouvelle destinée : Seychelles.

En somme, un homme infatigable, inébranlable. Il est tout en nerfs, en action. Une force toujours en mouvement, au travail. Il examine tout, écoute tout, pense à tout. A la Chambre, il met de l'ordre, participe aux débats, établit l'harmonie et le bon sens. Il a tout l'air d'un professeur au milieu de ses élèves. Aux ministres, il communique ses idées, ses suggestions, ses projets. Ils l'écoutent avec respect, attention, car ils connaissent bien la profondeur de ses vues, la logique qui anime chacun de ses actes. Chez lui, à la "Maison du peuple", il reçoit les délégations qui arrivent de la province, leur prodigue des conseils, les encourage à lutter jusqu'au bout pour terrasser l'impérialisme qui les étouffe. C'est le Père de la Nation : ses enfants, ce sont tous ses compatriotes. On l'adore, on le vénère. C'est une idole...

***

On se croit victime d'une hallucination, on croit rêver quand on pense qu'une pareille lumière s'est éteinte pour toujours, qu'une semblable voix ne se fera plus entendre... Hélas ! c'est pourtant la cruelle réalité...

A. R.

En marge de Hollywood

Chaplin contre
le film parlant

Comme il est fort compréhensible et ainsi qu'on pouvait s'y attendre, le maître-mime d'Hollywood n'aime pas le film parlant devenu roi aux Etats-Unis,

Celui qui sans doute est allé le plus loin dans l'expression des sentiments par le seul moyen de sa mimique déclare :

" Les " talkies " ? Vous pouvez dire que je les déteste !... Ils viennent gâcher l'art le plus ancien, l'art de la pantomime. Ils anéantissent la grande beauté du silence.

" Ils jettent à bas l'édifice actuel de l'écran, ce courant qui a créé les vedettes, les cinéphiles, l'immense popularité du cinéma, l'appel de la beauté.

" Car c'est la beauté qui importe le plus au cinéma. L'écran est pictural. Images. Aimables jeunes filles, beaux jeunes hommes dans des scènes adéquates. Vous dites qu'ils ne savent pas jouer? Evidemment, ils n'ont pas de talent. Et après ? Qui s'en soucie ?

" Certainement, je préfère voir — disons, Dolorès Costello dans un quelconque sujet que telle actrice de théâtre âgée débitant son dialogue en de révoltants gros plans....

" Beauté ; beauté et "sex-appeal". Ce sont-là les deux éléments qui ont fait du cinéma ce qu'il est aujourd'hui. Ce sont là les deux éléments qui ont amené le public à fréquenter les salles obscures, c'est cela qu'ils désirent et dont ils se soucient.

" Je ne me servirai pas de la parole dans mon nouveau film "*City Lights*". Je ne m'en servirai jamais. Pour moi, ce serait fatal. Et je ne puis comprendre pourquoi ceux qui peuvent parfaitement s'en passer y ont recours, Harold Lloyd, par exemple.

" Mais je me servirai de l'accompagnement musical synchronisé et enregistré. C'est là une toute autre affaire, et d'une importance et d'un intérêt inestimables pour nous. Bien des gens qui n'ont jamais pu entendre de la véritable musique en entendront désormais au cinéma."

Echos
Cinématographiques

SOYEZ DONC AIMABLE !

Dernièrement, alors qu'il quittait le studio la nuit, Richard Arlen fut abordé par un jeune garçon qui le pria de lui donner un autographe. Aimablement, l'acteur s'exécuta. Le jeune garçon, examinant la signature, lui dit : " Est-ce que vous faites cela souvent, M. Arlen ? " Richard Arlen avoua que c'était le cas, — " Eh ! bien, remarqua son interlocuteur, il est étonnant que vous n'ayez pas appris à mieux écrire ! "

UN FILM SUR LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Lon Chaney serait le héros d'un film sur la Légion étrangère ... Il interprétera le rôle d'un sergent de cette vaillante unité. On s'explique maintenant pourquoi Georges Hill, metteur en scène de la M. G. M., a fait un si long séjour en Afrique. Il a filmé la Légion en action et c'est à l'aide des documents recueillis que sera réalisé *The Bugle Rounds*. La prise de vue commencera dès que Lon Chaney aura terminé le film qu'il tourne actuellement.

On n'ose plus...

On voudrait pouvoir dire que le cinéma n'est ni de la littérature, ni de la peinture, ni du théâtre. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma n'est pas du phonographe. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma fait jaillir l'Art du silence. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma n'a pas besoin d'exprimer le pétillement des œufs sur le plat pour nous émouvoir. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma ne doit rien à l'Opéra-Comique. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma est un mouvement dans la lumière. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma a pour roi Charles Chaplin. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma est le reflet d'une âme sur un écran. On n'ose plus.

On voudrait pouvoir dire que le cinéma, c'est LE CINEMA.

On n'ose plus. *André GAIN.*

MAURICE CHEVALIER
dans " LA CHANSON DE PARIS "

Au moment où le premier film tourné en Amérique par Maurice Chevalier, *La chanson de Paris*, est présenté en France, il n'est pas sans intérêt de rappeler que celui-ci a été présenté avec le plus grand succès à New-York et à Los-Angeles. La carrière de Chevalier, en Amérique, est prodigieuse. Lors de son court séjour à New-York, où il est allé chanter aux Ziegfeld-Follies, la presse l'a salué en des termes particulièrement élogieux.

Voici le sujet de *La Chanson de Paris* :

Maurice Marny (Maurice Chevalier) est un jour le témoin d'un drame rapide. Une femme, un enfant dans les bras, franchit le parapet d'un pont. Marny plonge aussitôt, sauve l'enfant, mais ne peut malheureusement secourir la mère.

Maurice emmène l'enfant, Jo-Jo chez Emil Lava, son grand-père. Là, il rencontre la fille de ce dernier, Louise Laval, dont il s'éprend éperdument. Le grand-père s'oppose à cette idylle et Maurice quitte la maison, emmenant avec lui le jeune Jo-Jo qu'il adopte.

Maurice Marny est connu comme chanteur au Marché aux Puces. Un jour, il se fait remarquer par Renard, directeur du Casino, et sa femme insiste pour le faire auditionner. L'épreuve étant satisfaisante, ils l'engagent et décident de l'appeler désormais « Le Prince mystérieux ».

Louise, qui voit Maurice s'éloigner d'elle, le supplie de quitter le théâtre. Il refuse. Un jour, elle va à la répétition générale, et le voit avec désespoir triomphant et adulé de toutes les girls et de la directrice du Casino.

Norma Shearer

Marion Davis

Ramon Novarro

Joan Crawford



Dorothy Sebastian

Le grand-père, apprenant que sa petite-fille voit toujours Maurice, entre dans une violente colère, et, emportant un revolver, va le trouver le soir de la première. Louise, comprenant le danger que court Maurice, lui téléphone de venir la trouver immédiatement. Il endosse ses habits de marchand ambulant et court à son appel.

Ils se rencontrent juste une demi-heure avant le lever du rideau. Une fois de plus, il lui refuse de quitter le théâtre pour elle. Sortant un revolver de sa poche, elle tire en l'air et fait arrêter Maurice, affirmant qu'il a essayé de la tuer. Au commissariat de police, Maurice arrive à convaincre le commissaire de son innocence, et celui-ci le laisse en liberté.

Louise avoue alors qu'elle a inventé tout cela pour protéger Maurice de son grand-père qui était parti pour lui demander une explication. Maurice revient au théâtre, entre en scène avec ses habits de marchand ambulant, et déclare au public que « c'est son premier et dernier soir de chanter dans ce théâtre, qu'il n'est pas un prince, mais un pauvre marchand ».

Triomphant, il renonce au théâtre pour l'amour.



Fay Wray et Gray Cooper forment un couple charmant dans le « Premier Baiser »

LE COIN DES LETTRES

Mes Lectures

ALFRED MACHARD



Alfred Machard!... Je ne puis prononcer ce nom sans éprouver une vive sympathie à l'endroit de celui qui, avec sagacité et perspicacité, a su étudier l'âme enfantine et saisir pertinemment le désir, la grâce, l'ingénuité ou l'inquiétude qu'elle recèle. L'Epopée du Faubourg, ce magnifique tableau de l'enfance au Faubourg, est une œuvre humaine et capitale qui fait honneur à son auteur et le classe d'emblée parmi les tout premiers écrivains français d'aujourd'hui. Pédagogue et psychologue, Machard l'est profondément, remarquablement. Et puisque l'on parle si souvent des types littéraires, aujourd'hui, saisissons l'occasion pour dire que l'éminent romancier a créé quelques types vivants et inoubliables qui rendront son oeuvre immortelle. Je cite, au hasard, Titine, Trique et Bout de Bibi.

Ce qui me plaît également en Machard, c'est sa modestie et sa simplicité. Il a horreur du snobisme et de la côterie. Il ne court pas après les prix littéraires et ne fait point des courbettes devant la Critique. Sûr de lui-même, doué d'une imagination étonnante et de dons multiples, observateur minutieux, il a bâti en peu de temps une oeuvre nombreuse, aux assises solides et fermes. C'est que Machard est un travailleur infatigable. Comme il le dit lui-même, il s'adonne à son beau métier jour et nuit.

C'est en 1898 qu'il fit ses débuts. Ne tombez pas des nues, car ce n'est ici qu'une vérité toute pure: Machard composa son premier roman, *les Négriers* à l'âge de 10 ans. Depuis, la plume fut sa plus fidèle compagne et il ne s'en est jamais séparé.

Trois ans plus tard, le très jeune écrivain, prenant son courage à deux mains, le manuscrit d'une pièce sous le bras, se rendit au théâtre de "l'Odéon". Vous voyez un peu d'ici la tête du directeur à l'apparition de ce garçon coiffé d'un béret portant sur son ruban le nom si charmant de Bayard. Ce brave directeur, avec le plus aimable sourire, mit notre potache à la porte, non pas parce que sa pièce était médiocre, mais parce que son auteur mésurait à peine un mètre. Quel est le débutant, je vous le demande un peu, qui ne voudrait pas être éconduit pour une pareille raison ?

Mais Alfred Machard qui n'ignorait pas Corneille, ne se découragea pas. Bien au contraire, il redoubla d'effort. Quand il jouissait de quelques moments de loisir, il se rendait au Bois de Vincennes pour s'y livrer à la méditation et contempler les gosses qui s'amusaient avec entrain en poussant de petits cris stridents. Et alors, il lui vint le vif désir d'écrire une oeuvre ample et bien documentée sur ces âmes innocentes dont le seul sourire met de la gaîté dans l'air. A 17 ans, il acheva le premier ouvrage de cette fameuse épopée du Faubourg, et cet ouvrage il le baptisa : *Trique, Nénesse, Bout, Miette et Cie.*

Mais ce goût ardent pour les lettres n'enchanta pas le père du brillant et précoce romancier qui voulait que son fils embrassât la carrière des armes. Moment grave. On ne renonce pas facilement à une passion qui constitue, pour ainsi écrire, votre raison de vivre. Le jeune Alfred, comme de juste, n'approuva pas l'idée de son père. Séparation, ou plutôt renvoi. Suivit une vie difficile, ardue, presque misérable. Repas dans des gargottes infectes et répugnantes. Repos dans des sortes de taudis insalubres et malsains. Mais lorsque l'on possède une volonté de fer, on résiste énergiquement à l'adversité. Petit à petit, les obstacles et les embûches tombent devant vous et vous parvenez à vous frayer un chemin sûr.

Deux ans durant, Machard mena une existence pénible, cotôya la misère. A 19 ans, il trouva enfin une place dans l'Administration. Sauvé ! Mais devinez un peu quels furent ses appointements. Quatre vingt trois francs trente cinq, pas moinss !..

C'est égal, Machard, en possession d'une "situation" put s'adonner plus sérieusement à ses écrits. Il publia à l'âge de vingt quatre ans, *Trique.* Echec. Le public ne fit aucun accueil à ce roman. Mais — fait remarquable — Rachilde lui consacra une étude dans *le Mercure de France.* Quel veinard que ce lettré fonctionnaire ! L'horizon s'éclaircit. Tout s'arrangea. Le jeune littérateur fit la connaissance de la célèbre romancière. Reçu par Alfred Valette, alors directeur de la fameuse revue, il s'entendit dire: "Je me trouve avec vous en présence d'un art original. Persévérez, car votre talent porte la marque d'une indiscutable personnalité."

Ayant un éditeur, Machard se livra à une tâche méthodique et écrasante. Après *les Cent Gosses,* parurent *Titine* et *Souris l'Arpète. Titine* un vrai chef-d'oeuvre ! Paul Bourget n'hésita pas à dire qu'il est "le livre qui l'a le plus profondément ému depuis 15 ans". Machard était lancé. D'autres livres savoureux et attrayants suivirent: *La guerre des mômes, le massacre des innocents, Popaul et Virginie, Printemps sexuels, etc... etc...*

Mais d'une activité inlassable, l'intelligent romancier fut tenté également par le cinéma et le théâtre. Beaucoup de ses romans furent portés à l'écran et ses pièces principales sont: *Folle jeunesse, la Gosse, les Potaches* et *Croquemitaine.* Disons enfin que les oeuvres de Machard ont été traduites dans plusieurs pays : Angleterre, Allemagne, Amérique, Hongrie, Suède, Pologne, Italie, Tchécoslovaquie, Finlande, Espagne, etc...

Ces détails sur la vie et l'oeuvre éminemment remarquable d'un romancier doublé d'un poète délicat, nous laissent peu de place pour parler de son récent livre : *La Femme d'une Nuit* (†) Un roman d'amour bien agencé, plein d'imagination, écrit en un style limpide comme l'eau de roche, captivant à l'extrême et qui se lit d'une seule traite. Un superbe livre de chevet. J'ai rarement savouré une oeuvre si imprégnée de grâce et de subtilité. Je vous la recommande, certain qu'elle fera vos délices. Vous la lirez au bord de la mer et vous conserverez un souvenir enivrant et doux du jeune Jean d'Armont qui, au moment où il prend la ferme résolution de quitter ce monde où il n'a jamais pu aimer, découvre la femme idéale et délicieuse qui le ménera sûrement à la félicité.

Mais après s'être donnée, cette déesse s'éclipse mystérieusement. Jean d'Armont, loin de penser à présent à son suicide, se met en hâte à la recherche de la femme d'une nuit. Et nous assistons à une suite de péripéties curieuses et intéressantes qui s'achèvent par un coup de théâtre sensationnel: la jeune femme avec qui d'Armont avait goûté le vrai amour n'est, somme toute, que la princesse héritière du royaume de Lystrie. Point essentiel à noter : le récit d'Alfred Machard ne renferme rien d'invraisemblable. Tout est exposé avec clarté.

Sujet passionnant, bâti de main de maître, et qui nous dévoile un côté nouveau du grand talent d'un parfait romancier d'aujourd'hui.

A. Rachad

(†). Ernest Flammarion, éditeur.

La crise de l'esprit

M. Henry Clouard a demandé à quelques intellectuels s'ils croyaient à une crise de l'esprit, et si oui, quels remèdes il faudrait envisager, une solution d'état ou un aménagement heureux du « second métier ».

Le regretté Paul Souday a répondu point par point à ces questions. Voici un passage de sa lettre que publie l'Européen.

« C'est depuis dix ans que se précipite la « crise de l'esprit » dont s'inquiète M. Henri Clouard. La baisse du franc en porte manifestement la responsabilité. Les carrières intellectuelles et libérales sont de plus en plus désertées, ou faussées, parce qu'elles payent de plus en plus chichement On n'y a jamais fait fortune, mais autrefois on y pouvait vivre de façon décente. Maintenant, sauf de rares exceptions, c'est la gêne, et l'on n'obtient un peu d'aise et de confort que dans le commerce, l'industrie et ce qu'on appelle d'un terme générique, « les affaires ». La jeunesse se précipite donc du côté où Sosie discernait le véritable Amphitryon, celui où l'on dine, et elle ne s'embarrasse plus de cet antique bagage d'humanités, dont on lui a dit, peut-être à l'excès, qu'il ne rapporterait pas un sou. Ceux des jeunes qui s'obstinent aux sciences ou aux lettres se font du moins ingénieurs ou romanciers d'aventures, dans l'espoir de décrocher vite quelques timbales. Les recherches purement scientifiques et les genres littéraires sérieux manquent de cerveaux, comme l'agriculture de bras, et en manqueront probablement de plus. Qu'y peut l'Etat ? Il n'a pu stabiliser le franc qu'à vingt centimes... Les groupements ? Ils ne peuvent que parler, émettre des vœux... Le second métier ? Lucratif, il est absorbant et ne laisse pas l'esprit frais. Faut-il donc se résigner ? Non, car observez déjà ceci. Le monde extérieur a presque toujours été hostile à l'intellectuel. Cela se démontre même par des détails infimes en apparence, comme les bruits de toute sorte qui rendent la plupart des maisons de Paris impossibles pour ce travail, dont le commun ne comprend même pas la nature et les exigences. La persécution de la vulgarité a toujours sévi : elle ne désarme pas... Mais l'esprit est si vivace qu'il a toujours reverdi malgré tous les obstacles et tous les désastres. Une dépression, même plus pénible que celle d'aujourd'hui, laisserait encore jour à une autre Renaissance. »

INITIATION A LA VIE LITTÉRAIRE

M. Roger des Allées vient d'écrire un précieux guide pour ceux qui désirent embrasser la carrière des lettres. Rude carrière que celle-là, pleine d'embûches et de déceptions ! Mais en suivant les remarques et les conseils de M. des Allées, on se sent plus apte et plus fort pour la lutte. Eclairés sur leurs débuts obscurs, les « Jeunes » connaissent tous les pièges que recèle le domaine littéraire et agissent avec précaution.

Le livre de M. Roger des Allées est d'autant plus utile que nous traversons présentement une époque où le bluff, la concurrence, les luttes de clocher et les intrigues pullulent. On lance un ouvrage comme on lance un produit pharmaceutique et nombre de critiques, en connivence avec l'éditeur ou l'auteur, font une publicité tapageuse autour d'une oeuvre aussi médiocre qu'insignifiante. Au sein de ce désordre que de jeunes talents se perdent et se découragent ! M. Roger des Allées avec un bel optimisme les incite à ne pas jeter le manche après la cognée. Bien au contraire, ils doivent persévérer, résister, car leur travail recevra tôt ou tard sa récompense.

"Patience ! laissez les dents des méchants grincer à leur aise ! Un jour la fortune vous sourira ! Un jour, les journalistes vous assourdiront de leurs demandes d'interview... Un jour, vous serez, las de voir votre trogne exhibée partout, sur des murs, derrière des vitres, sur des prospectus, sur des écrans, sur des panneaux. Un jour, quelque riche parent, retrouvé par hasard vous aura ouvert un passage dans la foule des candidats à la gloire et vous serez vous-même surpris comme il est simple de l'atteindre, dans un siècle ou elle se laisse séduire par toute sorte de gens, du boxeur du coin au fakir d'en face !...."

Les chapitres intitulés: Les exigences du grand public, le choix d'un éditeur, quelques détails de la fabrication du livre, des envois à la critique, etc... sont fort intéressants et se lisent avec plaisir et facilité.

Nous remercions M. des Allées de nous avoir fait parvenir son beau livre auquel nous souhaitons le plus franc succès.

Quelques Anecdotes

ROSSERIES D'AUTREFOIS.

Richelieu demandait à Bautru des nouvelles de la santé de Balzac, le grand épistolier.

— Comment voulez-vous qu'il se porte bien ? répondit Bautru. Il ne parle que de lui-même, et à chaque fois il se découvre. Tout cela l'enrhume.

M. de Talleyrand, ayant envoyé chercher un célèbre financier multimillionnaire dont la fortune était d'origine douteuse, on vint lui dire qu'il était allé prendre les eaux de Barèges.

— Je le reconnais bien là, soupira le ministre. Il faut toujours qu'il prenne quelque chose !

Le comte Louis de Narbonne, l'un de ceux que M. de Talleyrand aima le mieux, si toutefois il aima quelqu'un, se promenait avec lui, récitant des vers de sa façon. M. de Talleyrand aperçut un promeneur qui bâillait :

— Regarde donc, Narbonne, dit-il à son ami. Tu parles toujours trop haut.

CE QUI SE PORTE



Robe du soir taffetas noir perlé, tubes noirs, empiècement tulle rose.

Après midi crêpe de Chine beige imprimé et brodé marron et bleu

Manteau en velours rubis, broderies soie vieil or

La robe cape pour les longs voyage. Une robe pratique en lainage bleu marine à 2 poches et col bien fermé.

Robe du soir velours noir, tulle même ton, broderie acier et strass.

LA FEMME MODERNE

RÉVOLUTION

Oui, que vous trembliez ou non, il y aura une révolution dans le royaume de la couture, mais si je peux vous tranquilliser un peu, sachez qu'en même temps que vous frémissent les grands couturiers. Ils ne savent pas comment vous allez accueillir leur coup d'Etat, car c'est bien le leur et pas du tout le vôtre.

Les grands couturiers ignorent si vous allez voter pour ou contre, ils ne savent pas si vous allez ratifier ou si vous allez les obliger, d'un non formel et unanime... à refaire tout simplement leur collection.

Un parlementaire rompu au débat ou un grand avocat vous dira qu'il y a "précédent".

Il y a deux ans, un grand couturier a été obligé, oui, par vous Mesdames, de changer, après présentation, toute sa collection.

Mais les dés sont jetés, les débats sont ouverts. Les "Grands Lhammas" tarbouches, en bataille, ont décidé la réintronisation du corset.

Tout simplement, Mesdames, vous allez, comme ça, du jour au lendemain sans autre préavis, porter le corset. Il est vrai que pour le commencement, ce sera seulement avec les robes du soir.

Je l'ai vu le monstre à baleines. Il ressemble, à s'y méprendre à son ancêtre, d'il y a trois lustres. Il a, c'est vrai, moins de baleines, mais il en a.

Place Vendôme, faubourg Saint-Honoré, sur les Champs-Elysées, "les moutons à cinq pattes" ont été créés sur des mannequins portant le corset.

Voulez-vous vous imaginer une robe du soir que vous porterez, peut-être, cet hiver?

Voilà quelques données:

a) Corset;

q) Silhouette à taille haute, et jambes longues;

c) Décolleté double;

d) Longueur, 15 centimètres au-dessous du genou, au point le plus court et au point le plus bas, les robes du soir toucheront terre.

Les étoffes employées sont: la moire, la moire imprimée, le satin, le velours, la faille, simple ou lamée ou façonnée; le taffetas, et le taffetas lamé; la mousseline lamée, le Georgette lamé.

Couleur: teintes pâles, pastel, blanc, rouge, noir, et toute la gomme des bleus.

Et puisque nous avons parlé de révolution, permettez-moi de vous signaler que la mode vous réserve aussi son petit "coup d'Etat"; Mesdames: vous porterez des plumes à votre chapeau.

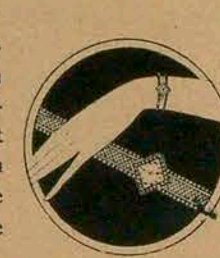
Puis-je vous demander, comme Ted Lewis : — Etes-vous satisfaites? —

ANDREE.

Petit sac de peau bleuet, à fermoir et plaquette de métal doré.

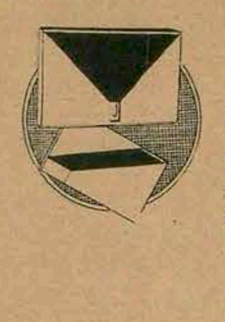


Cette montre-bracelet est fixée sur un ruban fait de maillettes d'argent et bordé de perles. La montre elle-même est incrustée de perles fines.



Le gilet marine s'orne d'un plastron formé de deux bandes de tissu jaune séparées par une petite bande blanche. Le sac assorti est fait de même tissu marine avec deux bandes : une jaune et une blanche. Les fleurs pour le revers sont chacune d'une des couleurs du plastron et du sac.



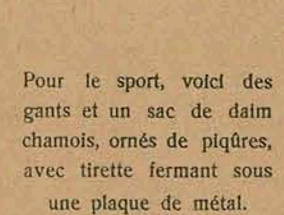


Quoi de plus frais que ce sachet: mouchoirs en linon blanc sur lequel court cette fine broderie de soie saumon cordelière bleue.

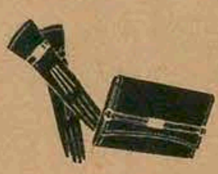
Ce sac souple en satin beige est pourvu d'un fermoir rigide en métal, qui dissimule le bavolet, boutonné de deux boutons de perles.

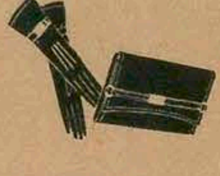


Cette écharpe et ce sac aux dessins fantaisistes sont un exemple frappant des raffinements de l'élégance actuelle.

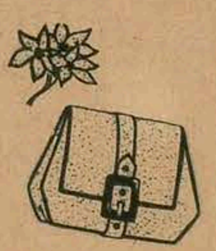


Pour le sport, voici des gants et un sac de daim chamois, ornés de piqûres, avec tirette fermant sous une plaque de métal.





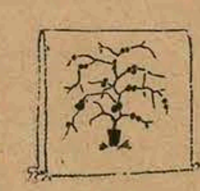




En cuir gris et cuir verni noir, à fermoires dorés, voici de jolis sacs dont la ligne sobre paraît tout indiquée pour accompagner le tailleur.

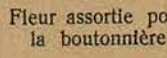
Et ces gants en peau blanche garnis de dessins noirs sont un des attirails de toute femme élégante





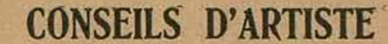
Rien de plus nouveau que le sac de tweed. Celui-ci est vert, moucheté de blanc, bordé de peau verte. Le pan de boucle qui le ferme est en galalith vert.





Fleur assortie pour la boutonnière

CONSEILS D'ARTISTE



Comment rester belle.

Une des plus charmantes artistes d'Hollywood, Berthe Laemmle, nouvellement venue au studio, a une méthode particulière pour conserver sa beauté.

Ecoutez ses conseils:

Le premier soin d'une femme doit être de conserver les dons qne la nature lui a donnés.

D'abord il ne faut pas manger trop, deux repas légers et un petit déjeuner suffisent, mais surtout il faut s'astreindre à des exercices physiques très stricts.

Pendant que je tourne, je me lève à sept heures, je prends une douche froide, un frugal déjeuner et je commence mes exercices.

Pour conserver un tour de taille parfait et une ligne agréable, mettez un vêtement léger et couchez-vous bien à plat sur le plancher ou sur le gazon d'une pelouse, de préférence. Elevez les deux pieds ensemble lentement jusqu'à ce qu'ils soient tout droits, sans plier les genoux. Etendez les bras en avant le plus possible et cherchez à élever également votre corps de façon à ne plus reposer que sur la tête et les épaules.

Au début vous éprouverez de la difficulté à détacher les pieds du sol, mais avec le temps, on finit par détacher les pieds, puis le corps tout entier, et à répéter cet exercice dix fois de suite.

Un autre exercice consiste à se tenir sur la pointe des pieds et à retomber lentement sur les talons, ensuite à faire retomber le poids d'un pied sur l'autre en s'élevant lentement sur la pointe de l'un pendant qu'on retombe sur le talon de l'autre.

Enfin un exercice excellent, mais assez difficile, consiste à se placer un livre assez grand sur la tête et de circuler dans une pièce et même y ramasser des objets sans faire tomber le livre. Rien ne donne une démarche plus aisée... lorsqu'on n'a plus le livre !

POUR CONSERVER LES FLEURS FRAICHES LE PLUS LONGTEMPS POSSIBLE.

On peut pour aider à la conservation des fleurs, ajouter à l'eau dans laquelle elles baignent quelques petits morceaux de charbon de bois, quelques grammes de carbonate de soude ou de chlorure d'ammonium ; certaines personnes emploient des comprimés d'aspirine.

Pour conserver le plus longtemps possible les fleurs d'un jardin que l'on peut cueillir soi-même, il faut procéder à cette opération de très bonne heure, le matin, avant que le soleil les ait visitées, et choisir de préférence les boutons près de s'épanouir, mais non point des fleurs complètement écloses.





LE ROI FOUAD A PARIS
après son retour d'Angleterre
A la droite du Souverain le ct. Rupied représentant M. Doumergue et Si Kaddour ben Ghabrit; à sa gauche M. Carré représentant M. Briand et Fakri Bey.



Le R. Fouad en Angleterre
S. M. le R. Fouad au paddok de "Goodwood" en Angleterre avec Lord Lonsdale



LE SULTAN DU MAROC VISI
Notre photo montre le maréchal Lyautey
première marche on remarque M. Luc

LA CÉLÉBRATION DU MOULED EL NABI
Les personnalités officielles assistent à la grande parade de l'Abbassieh.
Au milieu S. E. Tewfik Nessim Pacha, représentant de S. M. le Roi. A sa droite Gaafar Wali Pacha et El Sayed Abdel Hamid El Bakri. A sa gauche L. L. E. E. Ibrahim Fahmy Bey et Loutfy El Sayed Bey.



L'ARCHIDUC OTTO
Le fils du l'empereur Carol, l'archiduc Otto prétendant à la couronne de Hongrie



Une cérémonie à la fête du Mouled el Nabi



Edison Organise un Concours et choisit un disciple qui doit devenir son successeur
C'est le jeune Wilbur Huston de Seattle qui a prouvé ses qualités d'intelligence, en répondant avec succès à 54 questions échelonnées entre "Comment dépenseriez-vous un million de dollars et "Qui a écrit l'île Tresor" Il fut donc déclaré vainqueur

AGES
UALITÉS

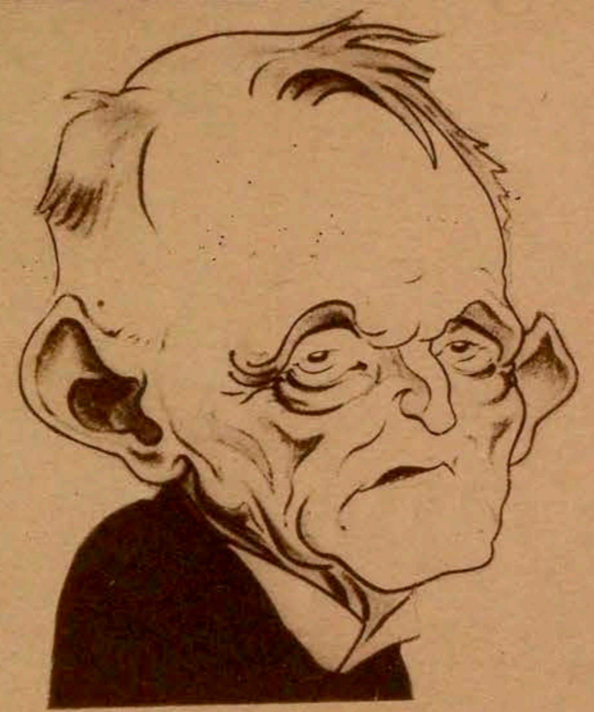


UNE SÉANCE DE LA CONFÉRENCE DES RÉPARATIONS





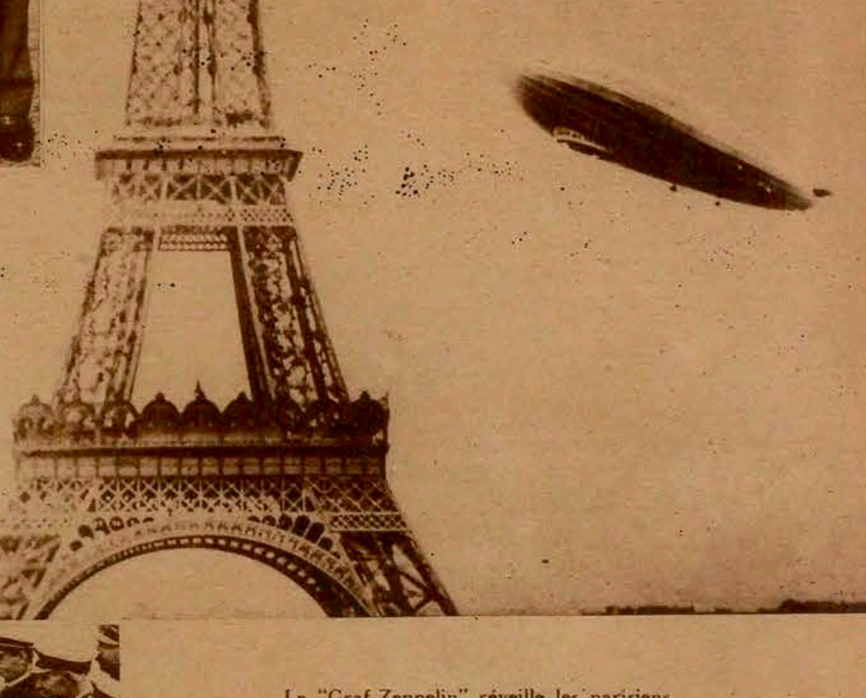




CRISE A LA CONFERENCE DE LA HAYE.
M. SNOWDEN qui a provoqué une crise à la Conférence de la Haye en exigeant la revision du plan Young.

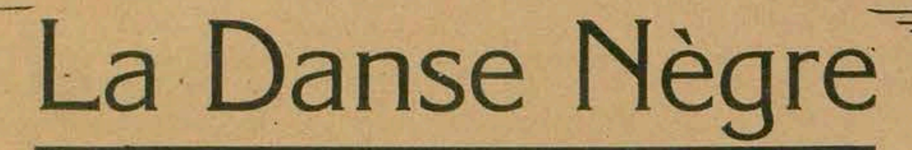
TE LA MOSQUEE DE PARIS.
faisant ses adieux au Sultan. — Sur la
ien Saint, Résident général du Maroc.

M. Briand sortant de la Conférence de La Haye allume placidement une cigarette. A droite M. Loucheur.



Le "Graf-Zeppelin" réveille les parisiens.
Les parisiens ont été réveillés par le bruit des moteurs du dirigeable qui a survolé Paris à l'improviste. Ceux-ci ont pu l'admirer du fait qu'à ce moment le dirigeable se trouvait à une altitude d'environ 500 mètres.

Après le retour d'Alain Gerbault.
Le jeune navigateur français Alain Gerbault après avoir parcouru 60 000 milles à bord de son voilier reçoit la croix d'officier de la Légion d'Honneur.
Notre photo le montre recevant l'accolade du commandant du vapeur " l'Adroit "



La Danse Nègre

M. Roger des Allées est un fervent admirateur des danses nègres qu'il défend assez courageusement dans les lignes qui suivent. Nos lecteurs liront avec plaisir ce plaidoyer très personnel d'un écrivain français qui a vécu longtemps parmi les indigènes de l'Afrique Centrale.

Il ne s'agit pas pour moi, ici, de reparler de Joséphine Baker. Elle est morte et enterrée... tout au moins sa réputation. D'ailleurs, Joséphine n'était pas une vraie négresse, pas plus que M. René Maran n'est un nègre absolu.

Qu'il provienne du fond de l'Amérique humide ou des plaines pouilleuses du Soudan, le Nègre est (consulter l'Encyclopédie) ou un homme à face aussi noire que du graphite pur ou un "animal à quatre mains, fort souple et fort agile, qui, dans sa conformation extérieure, a de grands rapports avec l'homme."

Ce nègre-là sait danser, aussi naturellement que nous autres, Blancs, savons nous servir d'une fourchette et baiser avec nos deux lèvres, choses qu'un Nègre ne sait pas faire.

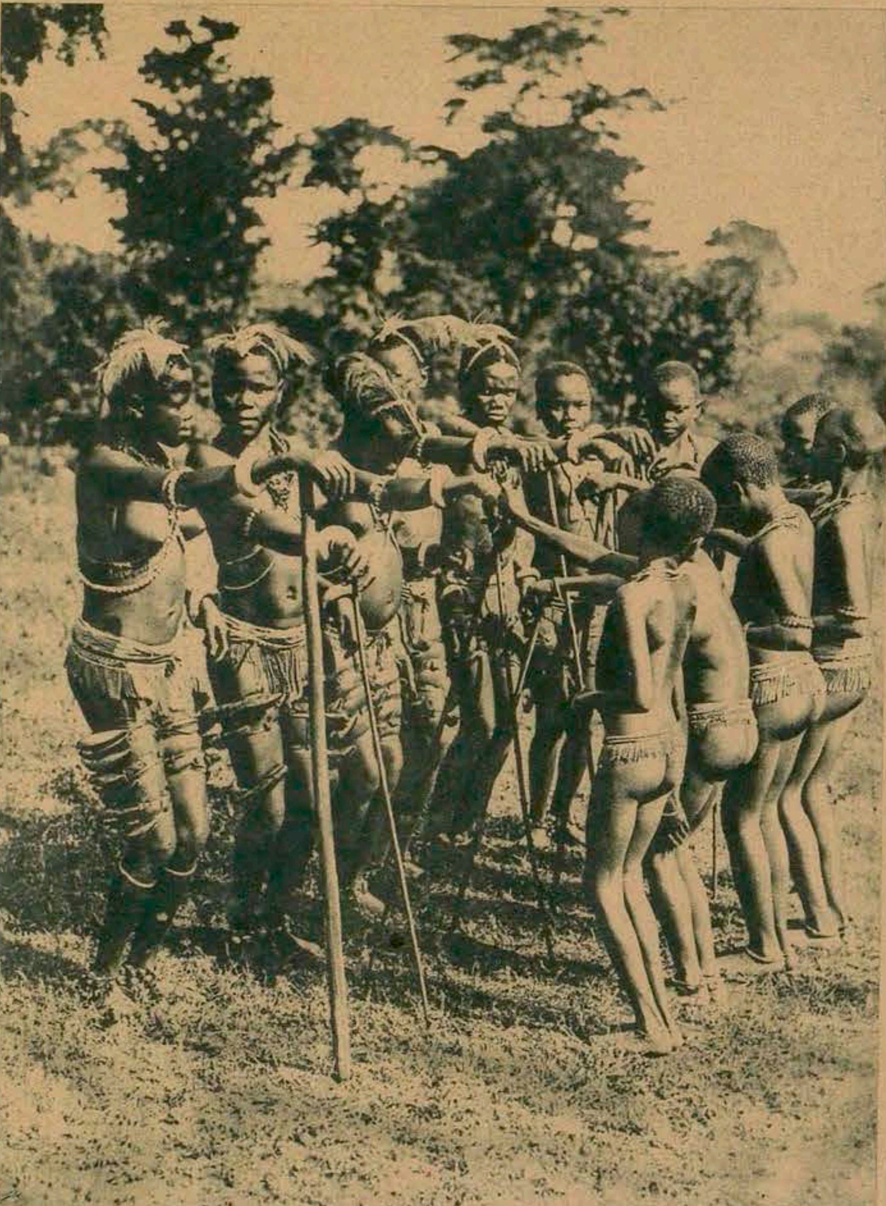
J'ai été professeur de danse un peu partout, à Bucarest, à Pondichéry, à Vladivostok et à Pernambouc. Eh bien, je n'ai jamais vu danser un de mes élèves, voire un de mes confrères, comme j'ai vu danser les "bois de réglisse". Pendant deux ans, j'ai vécu en Afrique, en plein coeur de l'Afrique ténébreuse, où j'étais commis stagiaire des Postes et Télégraphes (l'Aministration mène à tout).

Là, j'ai pu assister à des danses qui étaient véritablement des danses. Il me suffisait de fredonner "La Java" sur un vieux mirliton, ou de tambouriner un charleston sur un isolateur télégraphique, pour voir aussitôt mes employés chocolat agiter leurs manipulateurs Morss et quelques négrillons badauds exécuter un numéro aussi réussi que ceux que nous montrent, en nous faisant payer cher, les directeurs de Palaces.

Une danseuse, Joséphine Baker ? Allons donc ! Est-ce de la danse que d'écarter, simultanément et en mesure, les cuisses et les tibias, en agitant un bouquet de plumes d'autruche fiché sur le coccyx ?... De la danse? Allons-donc !...

Mais filez dans la forêt africaine, vers Touba ou vers Bondoukou !

Voilà où vous verrez de la vraie danse. Ah! les nègres ne vous serviront pas le ballet de Copélia ! Ils ne feront pas de pointes, encore qu'ils sachent mieux les faire que nos girls montmartroises. Mais ils vous serviront de la danse !...



Danse indigène dans l'Est Africain

J'appelle danse « des mouvements rythmiques du corps, cadencés par le son des instruments ou de la voix et qui expriment, par des attitudes variées, soit des sentiments soit des événements ». Ainsi comprise, la danse signifie quelque chose: elle n'est pas seulement une succession de sauts, de pirouettes, d'acrobaties. Ce sont des paroles traduites par des gestes harmonieux.

Je me souviendrai toujours du ballet des "Corsi Coroni" (mangeurs de feu) auquel j'assistai en Guinée, comme je rejoignais mon poste: douze beaux gars, d'une sculpture parfaite, aussi souples que bien râblés, ondulaient en tournant autour d'un énorme brasier ; ils devaient, pendant une heure, exécuter tous les mouvements possibles, toutes les contorsions, se démener jusqu'à ce qu'ils fussent assez grisés pour étreindre le brasier de leurs corps en sueurs. Vous dépeindre l'élasticité de leur marche, l'élégance de leurs flexions, la légèreté de leurs volte-faces, je ne m'en sens pas capable. Ah! j'étais loin des contorsions ridicules de nos cabarets et de nos music-halls!...

Je vous ai conseillé d'aller voir les danses de la Côte d'Ivoire. Pendant que vous y serez, allez aussi voir celles du Dahomey!

Dès l'âge de six ans, les négrillonnes y sont entraînées à cet art; il y existe de véritables écoles et je sais maintes d'entre elles qui vous émerveilleront plus que la Pavlova !

Mais, si vous en avez, n'emmenez pas vos mioches; car comme je l'ai dit, les vraies danses nègres ont un sens et celles du Dahomey étant érotiques, je vous assure que certaines cadences sont un peu crues.

Allons, vieux beaux à guêtres blanches, amateurs de nus et inébranlables locataires d'un fauteuil de premier rang aux Folies-Bergère, si vous voulez vous... régaler et si vous êtes amateurs de véritable danse, embarquez sur le premier paquebot pour Cotonou!

Là, vous trouverez de ces animaux à quatre mains que Dieu créa vraiment pour.. la banane et pour la danse.

ROGER DES ALLÉES





Dans le médaillon et à gauche Joséphine Baker, pour laquelle M. des Allées ne témoigne pas d'une grande admiration.



A droite : Maud de Forest, qui obtint un grand succès dans la revue nègre de Paris, dans un costume de ballet.

AUTOMOBILISME



Garage ou tour ?
Notre cliché représente l'étrange garage pour automobiles que le Duc d'York vient d'inaugurer à Londres. Ne dirait-on pas plutôt une tour ? Il a cinq étages et les automobilistes peuvent l'apercevoir de très loin.

L'AUTOMOBILE ET L'ASSURANCE

On ne peut nier que *l'automobile* lorsqu'elle est aux mains d'un maladroit ou d'un imprudent, ne soit un appareil dangereux.

Un automobiliste peut commettre des accidents graves, dont nécessairement il est tenu responsable par les tribunaux. Il n'est pas rare de voir des jugements qui condamnent des automobilistes à des dommages intérêts de 4 à 500.000 francs, dans le cas par exemple où ils ont mortellement atteint un passant, le voyageur d'une autre voiture, etc.

La "directe".

1. — La première et la plus importante assurance que doit, s'il est un sage, contracter un automobiliste, est l'assurance *directe*, c'est-à-dire celle qui le garantit contre les accidents corporels ou les dommages matériels qu'il peut causer à autrui.

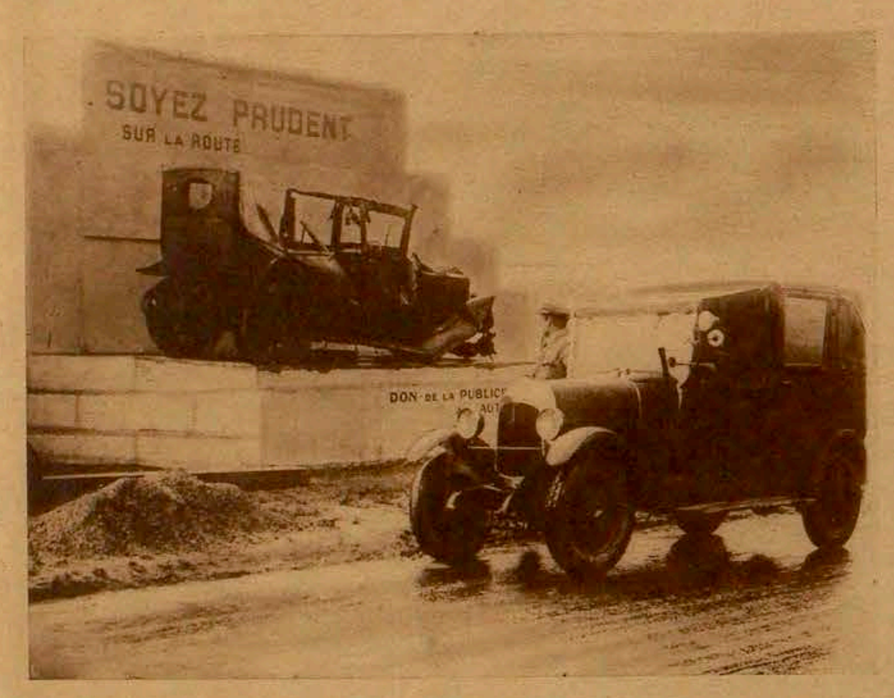
La tierce

2. — Mais il est naturel qu'un automobiliste sage ait en vue d'obtenir réparation lui-même des dommages que sa voiture peut éprouver en toutes circonstances, soit de son fait, soit du fait d'un tiers quelconque.

Il contractera donc une deuxième assurance, dite *tierce*, qui lui donnera certitude que la Compagnie l'indemnisera comme convenu dès que l'accident aura eu lieu. La Compagnie évidemment, aura tout loisir, si elle le peut, de se retourner ensuite contre le tiers auteur de l'accident pour lui demander le remboursement des sommes qu'elle a versées à son assuré. Mais c'est là un détail juridique que l'assuré n'a pas à connaître.

L'Assurance contre l'incendie.

3. — Sa voiture peut brûler en route, ou au garage, causant même aux voisins des torts très graves. L'automobiliste sage s'assurera donc contre l'incendie et contre le recours des tiers en cas d'incendie.



Pour éviter les accidents
Pour éviter les accidents d'autos, le maire de Montes a eu dernièrement une idée vraiment ingénieuse et assez " américaine " dirons-nous. Il fit mettre sur la route qui va de Paris à Weston et qui porte le nom de « Rue des Quarante Sous » une auto délabrée qui courant à la vitesse de 120 Kms avait cogné un arbre... et sur une plaque derrière le squelette de cette voiture, un conseil et un avertissement : « Soyez prudent sur la route » !

Les Américans vendront beaucoup de voitures cette année ...

L'année 1929 sera encore pour les Américains une année de prospérité étonnante. Cette prospérité dépend en grande partie de celle de l'industrie automobile qui occupe outre-Atlantique plus de 4 millions de travailleurs et qui aborde en 1929 une des plus brillantes périodes de son histoire.

Notre confrère H. Tinard nous rapporte à ce propos dans la *Journée Industrielle* les déclarations faites dernièrement par M. E. Strong, président de la Buick Motor Co,

Les voici :

"Les affaires sont bonnes dans le pays entier; les différentes branches de l'industrie travaillent sans accroc; la situation dans le monde agricole est satisfaisante et, avec l'industrie automobile qui travaille en plein rendement, la prospérité ne peut manquer de s'accroître.

" Le chomage est à peu près inexistant et la confusion portée par l'élection présidentielle est finie."

"L'Américain moyen — il existe aussi un Américain moyen — peut aujourd'hui dépenser davantage pour son automobile. Les statistiques de la Chambre de Commerce nationale de l'automobile le prouvent. Elles montrent que la moyenne des voitures neuves vendues à tempérament est descendue de 75 °/₀ en 1925 à 58,1 °/₀ en 1927, tandis que la moyenne des voitures d'occasion vendues à crédit pendant la même période descendait de 62,80 °/₀ à 60,8 °/₀.

Direction à Droite ou Direction à Gauche ?

On ne saurait trancher cette question catégoriquement. On tombe directement dans des cas d'espèces. On peut se rattacher aux opinions suivantes.

Sur la voiture de service appelée à souvent rouler en ville ou dans les banlieues encombrées, l'avantage va nettement à la *conduite à gauche.*

Sur les voitures rapides ou faisant souvent de la montagne, la *conduite à droite* peut être recommandée. Les dépassements sont plus sûrs et le côtoiement des routes surplombant des ravins, moins dangereux. On prévient la mauvaise habitude qui se manifeste en route libre avec les "conduite à gauche" de tenir trop volontiers le milieu de la route.

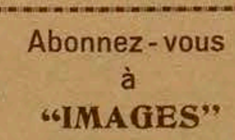
Les deux emplacements ont leur raison d'être selon l'emploi du véhicule et il faut s'abstenir de conclure sans appel en faveur de l'un ou de l'autre. Mais peut-on arguer, qu'en Angleterre où la main est à gauche, toutes les conduites sont à droite, et qu'en Amérique où la main est à droite, les conduites sont à gauche.

Pour réparer une bougie

Le modèle de bougie le plus commun est à deux pointes ou électrodes; l'une centrale, l'autre montée sur le côté vers la partie filetée qui sert à fixer la bougie dans son trou.

Pour une cause quelconque, choc ou autre, il peut arriver que l'électrode latérale soit cassée. Naturellement la bougie ne fonctionne plus, car l'étincelle ne saurait jaillir sur une longueur aussi grande que celle qui sépare l'électrode centrale de la partie cassée de l'autre pointe.

Le remède le plus immédiat est naturellement le remplacement de la bougie par une autre de rechange; mais il existe encore plus d'un insouciant qui oublie d'emporter cet accessoire cependant peu encombrant. On arrive tout de même à se tirer d'affaire en courbant la pointe centrale, de manière qu'elle se présente à proximité de l'autre pointe cassée, avec un écartement du même ordre que celui qui sépare habituellement les deux pointes normales de la bougie.



Roman à paraître à partir de notre prochain numéro

Al Abbassa

ou

La Sœur du Calife

"Al Abbassa ou la Sœur du Calife" qui fut publié en 1912 dans le "Figaro" obtint un très légitime succès en France

Roman historique de G. Zaidan

Traduit par M. Y. Bitar. Mis en français par Charles Moulié

A partir du prochain numéro nos lecteurs savoureront avec un réel plaisir le merveilleux roman de Georges Zaidan intitulé: "La Sœur du Calife" dont nous publions aujourd'hui "in extenso" la préface signée par le grand écrivain Claude Farrère, ainsi que quelques notes biographiques sur l'auteur,

PRÉFACE

L'an 732 de notre ère, une catastrophe, la plus néfaste peut-être de tout le Moyen Age, s'abattit sur l'humanité; et le monde occidental en fut plongé, pour sept ou huit siècles, sinon davantage, au tréfonds d'une barbarie que la Renaissance commença seulement de dissiper, et que la Réforme faillit épaissir à nouveau. — Cette catastrophe, dont je veux détester jusqu'au souvenir, ce fut l'abominable victoire que remportèrent, non loin de Poitiers, les sauvages (harkas) des guerriers francs conduits par le Carolingien Charles-Martel, sur les escadrons arabes et berbères que le khalifat Abd-er-Rhaman ne sut pas concentrer assez nombreux, et qui succombèrent. En cette journée funeste, la civilisation recula de huit cents années. Car il suffit de s'être promené dans les jardins d'Andalousie, ou parmi les ruines éblouissantes encore de ces capitales de magie et de rêve que furent Séville, Grenade, Cordoue, voire Tolède, pour entrevoir, dans un miraculeux vertige, ce qu'il serait advenu de notre France, arrachée par l'Islam industrieux, philosophe, pacifique et tolérant, — car l'Islam est tout cela! — aux horreurs sans nom qui dévastèrent par la suite l'antique Gaule, asservie d'abord aux féroces bandits austrasiens, puis entamée par les pirates normands, puis morcelée, déchirée, noyée de sang et de larmes, vidée d'hommes par les croisades, gonflée de cadavres par tant et tant de guerres étrangères et civiles, — alors que, du Guadalquivir à l'Indus, le monde musulman s'épanouissait triomphalement dans la paix sous l'égide quatre fois heureuse des dynasties omnayade, abbasside, seldjoucide, ottomane!

Cela n'est pas l'histoire officielle, la menteuse histoire que les manuels ad usum delphini *enseignent aux candides petits Français de nos écoles. C'est l'histoire vraie, celle que l'on s'apprend à soi-même, à force de mers traversées, de terres parcourues, de bibliothèques étrangères feuilletées. Et ce n'est pas trop de toute une vie de voyageur pour constater, en fin de voyages, et toucher du doigt le grand mensonge impudent que nos maîtres ont voulu, et veulent encore nous imposer comme une vérité, — comme la vérité.*

*Or, à tous les Français de bonne volonté, qui ne demandent qu'à rejeter les vieilles erreurs, mais qui n'ont ni le temps ni le loisir d'entreprendre deux ou trois tours du monde à la poursuite de la vérité, — de la vérité vraie, — je suis ravi de pouvoir présenter aujourd'hui un simple livre, — ce livre-ci, — qui leur peut épargner le voyage de Bagdad, de Damas et de l'Espagne méridionale, en leur révélant, si clairement que c'en est une joie pour les yeux et pour l'esprit, la vraie couleur et la vraie nature de cet Islam du VII*e *ou du IX*e *siècle, que le barbare Carolingien rejeta hors de France, à grands coups de son marteau de fer.*

Car ce fut bien peu d'années après la bataille de Poitiers que le khalife Haroun-ar-Rachid, — héros de ce livre-ci, roman très historique, — régnait, dans Bagdad, sur tout l'empire compris entre la Tunisie et la Perse, et de Mascate à Trébizonde.

Comment s'exerçait cette royauté géante, — avec quels raffinements de civilisation presque décadente; parmi quelles intrigues et quelles passions entreheurtées; c'est ce que mon éminent confrère, le romancier syrien Zaidan, a su mettre exactement en lumière dans ce récit que j'ai l'honneur, quoique très indigne de préfacer aujourd'hui, et qu'il me serait impossible de comparer avec aucune œuvre de notre littérature; car je crois bien qu'il n'existe pas un seul roman français qui se puisse comparer à la Sœur du Calife*.... sauf peut-être, en y songeant,* Notre-Dame de Paris*? Encore le Moyen Age du confiant Hugo sent-il fortement le bric à brac et l'antiquaille, tandis que l'Islam abbasside de Zaidan effendi me parait au contraire, si imparfaitement que j'en puisse juger, de la plus impeccable érudition...*

A quoi bon d'ailleurs tenter ici l'éloge d'un livre qui se recommande par soi-même? Je défie tout lecteur sincère de lire les quatre premières pages de la Sœur du Calife *et de s'arrêter ensuite avant d'avoir lu la page 320*e *et dernière!*

Qu'il me soit donc seulement permis, à moi, qui ai lu d'un pareil appétit, de remercier de tout cœur MM. Bitar et Moulié, celui-là pour l'exactitude d'une traduction sous laquelle on devine le savoureux mot à mot arabe, celui-ci pour la précision délicate d'un style si purement français que, d'un bout de l'ouvrage à l'autre, je me suis moi-même senti Arabe, voire Abbasside, à si bien saisir, dans ses moindres nuances, la pensée de tels héros et de telles héroïnes qui ont vécu si loin de notre Paris, et tant de siècles avant notre siècle.

Donc, et puisque la chose est si facile, il me plairait que beaucoup, beaucoup de Français lussent le très beau livre que voici. A ces Français, je demanderai ensuite ce qu'ils pensent de " notre " victoire de 732 sur les Musulmans? et s'ils ne jugent pas avec moi que cette défaite d'un peuple civilisé par un peuple barbare fut, pour l'humanité entière, un grand malheur? et s'ils ne jugent pas aussi que notre préjugé chrétien nous porte trop souvent à charger au hasard l'Islam de tous nos vices, de tous nos crimes, — et que, par exemple, en Tripolitaine, la véritable, la saine civilisation n'est pas du côté de l'Italien envahisseur, mais, avec le bon droit et avec l'héroïsme, du côté du Turc envahi, — envahi, mais invaincu?

CLAUDE FARRÈRE

Méditerranée, 4 schewal 1330.

Notes Biographiques

Georges Zaidan, grand historien, romancier et publiciste est né à Beyrouth le 14 décembre 1861 et est mort au Caire le 21 Juillet 1914. Il est le fondateur de la revue arabe "Al-Hilal" (Le Croissant) dont nos lecteurs connaissent l'importance dans le monde de la littérature arabe.

Après avoir fait des études élémentaires à l'Université Américaine de Beyrouth où il ne passa que deux années, Georges Zaidan vint en Egypte après la révolte d'Arabi Pacha, et collabora à divers journaux quotidiens et périodiques. Après quoi en 1892 il fonda sa revue "Al-Hilal".

Outre la rédaction de cette revue qu'il assumait presque entièrement Georges Zaidan a publié de nombreux ouvrages historiques et littéraires. Nous citerons parmi ceux-ci son "Histoire de la civilisation musulmane" en 5 volumes, son" Histoire de la littérature arabe" en 4 volumes, son "Histoire de l'Egypte" en 2 volumes, sa "Philologie arabe", son "Histoire de la langue arabe" etc... etc...

Il a en outre fait paraître une vingtaine de romans d'amour et d'aventure inspirés des grands événements historiques tant aciens que modernes de l'Islam, sans toutefois sacrifier la vérité au souci de l'imagination.

"Al-Abbassa" ou "la Soeur du Khalife" que nos lecteurs pourront lire à partir de notre prochain numéro, fut publié en 1912 par "Le Figaro" et produisit une très vive impression dans les milieux littéraires français.

Ajoutons que la plupart de ses œuvres ont été traduites dans plusieurs langues européennes et orientales et furent goûtées par tous les publics qui surent trouver en lui un grand historien en même temps qu'un romancier de talent.

Choses et Autres



Une démonstration de danse classique à Reabing

Dans la banlieue de Londres, a eu lieu une démonstration de danses classiques et artistiques à l'occasion d'une fête de charité. Notre photographie représente la danse du cerceau interprétée par Miss Darita Barrott et ses élèves.

Voilà au moins de l'art véritable et qui nous fait un peu oublier les contorsions disgracieuses auxquelles se livrent les amateurs de danses modernes.

TOUT EST FINI MAIS ELLE PLEURE ENCORE

La petite Margaret, 7 mois, gagnante du premier prix à l'expositon de bébés de Philadelphie, n'aime pas le photographe car elle commence à pleurer en le voyant. Chacun a ses idées n'est ce pas ?

UN MAGNIFIQUE JET D'EAU

C'est dans l'immeuble même du nouveau "building" des "Daily News" à Chicago que se trouve ce magnifique jet d'eau devant lequel s'arrêtent nombre de passants

RESSEMBLANT COMME DEUX GOUTTES D'EAU

En voyant cette photographie, Charlie Chaplin dira surement qu'il n'est jamais allé à Athènes et il aura raison. Notre photo représente Mr Cimon Stathopoulos, un jeune Grec réfugié de Constantinople qui non seulement ressemble à Charlot, mais aussi l'imite de la manière la plus surprenante.

"KEEP SMILLING"

Vraiment curieuse cette photo prise à " Hollywood " au moment où un cheval, figurant de cinéma, rit de toutes ses dents. Il a peut être joué un tour pendable à quelque compagnon d'écurie et s'en réjouit malicieusement.

UNE SCÈNE DE PLAGE A DEAUVILLE

Un bon bain de soleil sur la "Plage Fleurie"

Une Visite S'impose

Chez SEDNAOUI



RECENTS ARRIVAGES D'ARTICLES EN TRICOTS
JAQUETTES - ROBES - COSTUMES et PULL-OVERS
pour Fillettes & Garçonnets

Les Diverses Négociations entre
l'Egypte et l'Angleterre.



PREMIÈRES NÉGOCIATIONS 1920

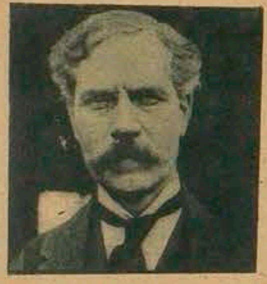
Les premières négociations eurent lieu en 1920 entre S. E. Saad Pacha Zaghloul et Lord Milner. Quelques membres de la commission Milner et quelques membres du Wafd prirent part à ces négociations. Les pourparlers aboutirent à un projet élaboré par Lord Milner pour servir de base au traité entre l'Egypte et l'Angleterre. Les points essentiels de ce projet étaient la déclaration de l'indépendance et l'établissement du régime parlementaire, la protection des Etrangers par l'Angleterre, le maintien d'une force militaire britannique en Egypte, la suppression de la Caisse Publique et la nomination d'un conseiller financier.





DEUXIÈMES NÉGOCIATIONS 1921

Entre S. E. Adly Pacha Yéghen et Lord Curzon en 1921. Elle ne donnèrent aucun résultat car les demandes de l'Angleterre étaient nombreuses. S. E. Rouchdy Pacha faisait partie de la délégation égyptienne présidée par S. E. Adly Pacha Yéghen. Au cours de ces négociations le gouvernement anglais reconnut l'accord de 1899 ayant trait au Soudan et envisagea la possibilité de la nomination d'un officier égyptien comme gouverneur du Soudan.





TROISIÈMES NÉGOCIATIONS 1924

Entre S. E. Saad Pacha Zaghloul et Mr. Ramsay Macdonald en 1924. La situation de ce dernier étant en ce temps-là fort critique, les pourparlers se déroulèrent avec difficulté, contrairement à ce que l'on avait souhaité. Les conservateurs étaient aux aguets attendant le moindre acte de Mr. Macdonald. C'est pour cette raison que S. E. Saad Pacha Zaghloul revint en Egypte avant la fin des dites négociations.





QUATRIÈMES NÉGOCIATIONS 1928

En 1928, après la mort de S. E. Saad Pacha Zaghloul, S. E. Saroit Pacha se trouvait à Londres. Il saisit cette occasion pour s'entretenir avec Sir Austen Chamberlain, ministre des affaires étrangères. Il fit parvenir le résultat des négociations au Président du Wafd, S. E. Moustapha Pacha El Nahas. Le projet presenté au parti wafdiste fut rejeté.





CINQUIÈMES NÉGOCIATOINS 1929

Pourparlers entre S. E. Mohamed Mahmoud Pacha et Mr. Henderson. Elaboration d'un projet.
De quoi demain sera-t-il fait ?

LA PLACE DE LA PUBLICITE DANS LE DEVELOPPEMENT DU COMMERCE

Ceci intéresse surtout les commerçants progressifs

La Publicité est-elle efficace ?

Cette question a été discutée à plusieurs reprises par les hommes d'affaires les plus éminents d'Amérique et d'Europe, et il a été admis à l'unanimité qu'un produit, quelle que soit sa valeur intrinsèque, ne saurait s'imposer vraiment sans le secours de la publicité. Cela ne signifie pas toutefois, qu'un article ordinaire ou même quelconque, puisse, grâce au seul concours de la publicité, arriver à la notoriété et au grand écoulement. Pour que la publicité exerce une influence favorable, trois conditions essentielles sont nécessaires :

1. Il faut que l'article annoncé soit de bonne qualité et qu'il réponde à un besoin réel.
2. Il faut que la publicité soit faite d'après la technique de la science publicitaire, et après une étude sérieuse du produit à vendre, du marché potentiel, de la concurrence, des conditions, de la mentalité de la clientèle, des moyens de vente.
3. Il faut enfin que la publicité soit d'une présentation parfaite et d'une grande diffusion.

Toutes ces considérations sont d'importance primordiale, et le commerçant qui se contente de faire sa publicité au hasard, au petit bonheur, fait du tort d'abord à lui-même, et ensuite à la publicité, car non seulement il gaspille l'argent qu'il dépense pour la publicité, mais après un certain temps, il s'aperçoit que celle-il ne lui a rien rapporté, et c'est la publicité qu'il blâme.

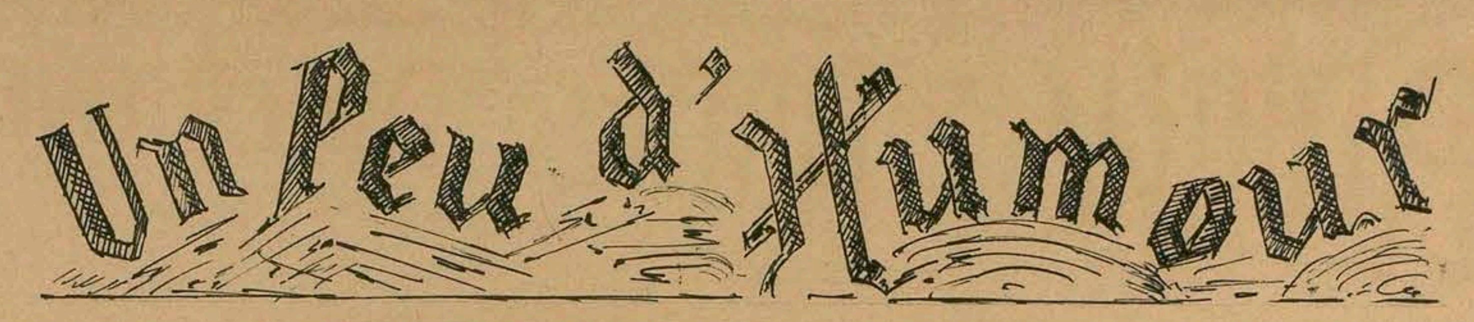
La Publicité en Egypte

La publicité a fait ses preuves en Amérique et en Europe, et si elle n'a pas donné en Egypte les mêmes résultats qu'elle a obtenus ailleurs, la faute n'en est ni au pays, ni à la publicité, mais aux annonceurs qui ont cru pouvoir se servir de la publicité comme bon leur semblait. En effet, vous remarquerez en général que la publicité faite en Egypte se résume à mettre le nom du produit annoncé en ajoutant qu'il est "le meilleur, "le meilleur marché", "le plus solide", "le plus connu" etc. Ces assertions, non seulement ne suffisent pas, mais elles donnent l'impression qu'on a affaire à des charlatans.

Lorsque vous faites de la publicité pour un produit, ne criez pas les qualités qu'il a et celles qu'il n'a pas. Contentez-vous des premières. Ne dites pas de votre produit "qu'il est le meilleur". Cela ne nous convaincrait pas. Dites nous plutôt quelles sont ses qualités, pourquoi votre produit est le meilleur ; en d'autres termes, prouvez-nous sa supériorité par des arguments persuasifs, et faites-nous le préférer, sans nous en douter, à tous produits similaires en nous présentant ses qualités sous leur meilleur jour.

De nos jours, la publicité coûte cher ; il n'est donc pas permis de gaspiller de l'argent en la faisant n'importe comment. Il est de votre intérêt d'employer une publicité méthodique, rationnelle, afin d'obtenir le meilleur rendement et d'éliminer les moyens qui ne rapportent pas.

Et surtout ne manquez pas de choisir des organes qui sont lus par les clients éventuels que vous désirez atteindre.





Le Client — Vous garantissez que cette lotion arrête la chute des cheveux. Comment se fait-il alors que vous, qui la vendiez, soyez chauve ?

Le Vendeur — Justement ! Je suis la réclame de la maison. Pour ne m'en être pas servi, voyez l'état où j'en suis réduit !

[Passing Show]

UN RECORD

Dupont, Durand et Dubois parlent des différentes sortes de suicides.

— Moi, dit Dupont, j'ai connu un homme qui voulant se donner la mort, avala un quart de litre d'essence, qui s'alluma et il se fit sauter en l'air.

— Ce n'est rien, remarque Durand, moi j'ai connu un homme qui, voulant se suicider retint sa respiration jusqu'à ce qu'il en mourut.

— Tout cela n'est rien du tout, à coté de ce que j'ai vu répond Dubois. Moi, j'ai vu la mort la plus terrible qu'on puisse imaginer. J'ai connu un homme qui rendit visite au célèbre rajeunisseur Voronoff, se fit rajeunir jusqu'à son état embryonnaire, puis alla trouver une sage-femme et se fit avorter tout bonnement !

DÉFINITIONS

Maternité : L'Hôtel des ventres.

*

Les sept âges de la vie, chez une femme, sont :

L'enfant ;
La fillette ;
La jeune fille ;
La jeune femme ;
La jeune femme ;
La jeune femme ;
La jeune femme.

*

Les plus grandes chutes d'eau connues des hommes : les larmes féminines.

*

La fidélité : Une vive démangeaison avec défense de se gratter.

*

Ménage : Une si douce chose qu'on en a presque toujours deux.

QUI A BU, BOIRA...

Un cordonnier, qui se grisait régulièrement trois fois par semaine, et battait sa femme dans ses moments lucides, prit la résolution de s'embarquer pour l'Amérique, cette terre bénie des sociétés de tempérance. Il écrivit du Havre qu'il venait de retenir son passage sur un navire de 500 tonneaux. "Cinq cents tonneaux ! a dit l'épouse avec conviction ; si la traversée est longue ça ne suffira pas."

LE PARI

A bord d'un grand paquebot qui traverse le Pacifique de Shang-Haï à San-Francisco, les passagers faisaient des paris pour charmer la longueur de la traversée. Un riche lord anglais en vint à parier avec un Américain (naturellement milliardaire !) à qui raconterait l'histoire la plus étonnante.

Tout le monde s'intéressa au pari et les enjeux montèrent à un taux fantastique.

— Après vous, monsieur ! dit poliment le lord anglais.

L'Américain commença en ces termes :

— Il y avait une fois à Chicago un gentleman américain...

— Inutile de poursuivre ! interrompit l'Anglais... vous avez gagné !

Un avaleur de dots.

Deux paysannes causent :

— La dot de ma fille ? Mon gendre l'a dévorée en deux mois.

— Oh ! qu'est-ce qu'elle avait comme dot ?

— Dix lapins et trois poules.

Les bonnes histoires

Bien que mariés depuis deux mois, ils causent très amoureusement.

— Chérie, ta nouvelle existence ne t'ennuie pas ?

— Au contraire.

— J'ai toujours peur que tu ne regrettes ta vie de jeune fille.

— Je la regrette si peu, mon amour, que si je devenais veuve, je m'empresserais de me remarier.

***

Un gamin poussait péniblement une voiture à bras, chargée de briques, lorsqu'un brave passant se mit à la roue pour l'aider.

Arrivé en haut de la côte, il dit au gosse devant la foule des badauds rassemblés :

— Si ce n'est pas une honte de charger un gamin comme toi d'une pareille besogne ! Tu ne pouvais donc pas dire à ton patron que c'était trop lourd pour toi ?

— J'y ai bien dit.

— Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— Il m'a dit comme ça : " Va donc... va donc, tu trouveras bien en route quelque imbécile pour te donner un coup de main ! "

***

Cabassou est, à la maison centrale de Toulon, en train de purger quelques mois de prison, oh ! pour une bagatelle : il s'est fait pincer en train de plumer quelques malheureux au bonneteau. Au reste, il prend son temps avec beaucoup de patience, car en prison il est débarrassé pour quelques semaines de son acariâtre épouse. Finies les semonces, finis les discours pleins de hargne, finis les coups de pincette ! La paix ! Aussi quel n'est pas son ennui quand le gardien, ce matin là, vient lui annoncer :

— Cabassou, préparez-vous ! votre dame a obtenu l'autorisation de vous voir. Elle est au parloir.

— Non, non, mon bon, fait le pauvre homme implorant la pitié de son gardien, non ; dites-lui que je suis sorti !

***

Marius a envoyé ses témoins à Olive. Arrivé sur le terrain, il dit à son adversaire d'un air farouche:

— Je te préviens que l'un de nous deux restera sur le terrain.

— Tant mieux !

— Et ce sera toi.

— Nous verrons bien.

— Il n'y a pas de "nous verrons," ce sera toi, parce que moi, je m'en vais.

Il remet sa veste et fiche le camp.

Ménagements

Un jour qu'il avait quelques verres de trop dans le nez, ce pauvre Jupin, en traversant la Cannebière, s'est laissé happer par un tram.

Rassemblement, agent de ville, pharmacie, commissariat... Hélas ! le pauvre ivrogne est bien mort. On fouille dans ses poches, on trouve son nom, son adresse, au 186, rue Paradis.

— Portez-le à l'hôpital, dit le commissaire de police, et que quelqu'un de dévoué aille prévenir sa famille.

Calino, qui est parmi les badauds, se charge de cette triste démarche.

Le voici au 186 de la rue Paradis. Il n'y a pas de concierge et on ne lui a pas dit l'étage.

Mais calino ne s'embarrasse pas de si peu : il s'avance au bas de l'escalier et clame d'une voix de stentor :

— Madame veuve Jupin !

Au troisième, une porte s'est ouverte. Calino monte d'un pas léger vers une grosse femme en peignoir qui se penche au-dessus de la rampe.

— Madame veuve Jupin ? interroge à nouveau Calino, chapeau bas, en arrivant à l'étage.

La grosse femme se redresse.

— Je suis madame Jupin, dit elle ; mais vous vous trompez, je ne suis pas veuve !

Alors, Calino :

— Pas veuve, madame. Qu'est-ce que vous voulez parier ?



La lenteur des tribunaux en Egypte

— Pourquoi avez-vous confié votre affaire à un jeune avocat ?

— Et bien, mais c'est pour qu'il soit encore de ce monde au moment du prononcé du jugement.

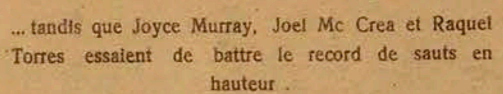
PLAISIRS DE PLAGE EN AMERIQUE



Anita Paige, star Américaine, se prélasse au bord de l'eau en attendant le moment de se livrer avec délices aux joies de la natation...

N'ayant rien à envier aux hommes Colette Merton et Margaret Lee vont, à coup de swings, disputer un match dont Lo Rayne du Val sera l'impartiale arbitre





... tandis que Joyce Murray, Joel Mc Crea et Raquel Torres essaient de battre le record de sauts en hauteur .



L'artiste célèbre Gwen Lee sur une simple planche de bois s'exerce à des acrobaties difficiles.



Le Chien "Flash" lui-même, étoile de la Métro Goldwyn Mayer, s'adonne à quelques exercices périlleux avant de se rendre aux ordres du metteur en scène